

Collection **Des réels**

*Louis nous appelle depuis le toit. Il a trouvé une échelle. Mathis, Yann et moi grimpons les barreaux rouillés. Nous regardons le soleil se lever en fumant un joint. La fumée se perd dans les premiers rayons. Les arbres rosissent, et toute la cour est colorée. Nous sommes assis, les pieds dans le vide, songeurs, dans le silence du petit matin. Nous pensons tous à la même chose. Louis demande : « On le fait ? On s'installe ici ? »*

La Communale est un récit de vie, entre réel et fiction. Un parcours militant, radical. Une fureur de vivre portée au creux du ventre comme une charge explosive. Des choix comme des tickets de sortie que l'on brûle. Le combat et les questionnements d'une jeunesse contre un capitalisme débridé.

**Marc Faysse** a 29 ans, il signe ici son premier roman. Immergé depuis longtemps dans les réseaux militants de l'éducation populaire et de l'écologie, il tient un podcast qui documente les luttes, *Cedex*, et une chaîne vidéos de réflexions de sciences de l'éducation, *Le bureau des Méthodes*. Rennais d'origine, il vit désormais à Montreuil.

10 €

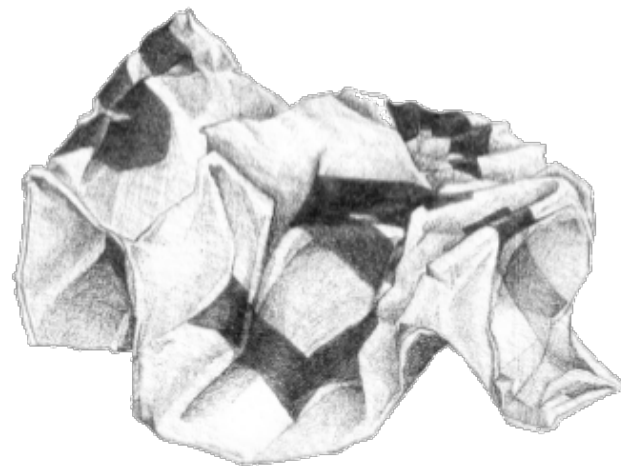


LA COMMUNALE

Marc Faysse

# LA COMMUNALE

Marc Faysse



éditions du commun





Marc Faysse  
**La Communale**



---

éditions du commun

---



Les éditions du commun reçoivent le soutien financier de Rennes Métropole et de la région Bretagne.

La collection **Des réels** est co-dirigée par Sylvain Bertrand et Benjamin Roux.

Illustration de couverture : Lucie David

Maquette : Benjamin Roux

Relecture : Émilie Bernard, Sylvain Bertrand, Anaïs Bourriau et Magali Rousseau

Éditions du commun – Rennes

[www.editionsducommun.org](http://www.editionsducommun.org)



Cette oeuvre est sous licence Creative Commons :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale –

Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Éditions du commun © avril 2019

Marc Faysse © avril 2019

ISBN : 979-10-95630-22-7

Dépôt légal : avril 2019





## La collection **Des réels**

Écrire le réel pour combler les vides. Des traces brutes, une ivresse dans la quête de soi et des autres. Écrire le réel c'est reprendre la route, s'imaginer, s'inventer qu'importe, c'est suivre ses propres traces mais pouvoir en apprécier la forme, la profondeur et la texture. C'est s'y plonger tout entier.

Des récits de vie qui se tiennent au bas du ventre comme des poids de souvenirs qui rappellent à l'épreuve, au goût de vivre, à l'autre... au commun.





Je déteste l'autoroute. L'autoroute, c'est l'enfer pour les errants. Rien n'est possible, aucune liberté. Pour sortir, il faut payer, pour manger, pour boire, pour pisser il faut payer, et le prix fort. Tout est Vinci, tout est Total, même les gobelets en plastique, même le papier toilette. L'autoroute, c'est le paradis des puissants : tout est sous contrôle.

Fanny, elle, est hors de contrôle. Pendant que je tire sur ma dernière clope, elle fait un tour dans la boutique de la station-service. Le soleil crame tout autour de moi. Je suis allongé. La pelouse est jonchée de petits cylindres blancs, parfois bruns, qui forment un tapis dégueulasse, mou, imbibé d'une eau poisseuse et puante. Le soleil crame tout. L'herbe jaunie pue l'essence et le jus de poubelle, le gaz d'échappement et les restes de pique-nique, l'urine du chien qui a trop attendu la pause de ses maîtres. Plus loin, une table et deux bancs, à l'ombre sous un arbre chétif. Coincés entre les planches, des mouchoirs usagés et des emballages de sandwiches. Fanny se fait attendre. Impossible de stopper une bagnole sans elle. Aucune chance. Le soleil m'a donné des airs de gangster, la sueur me fait luire alors qu'elle, la chaleur la rend belle, ses cheveux sont plus éclatants et sa peau est plus sombre. Au bout, sur la bretelle d'arrivée, une décapotable rouge. Une vieille voiture des années 90. De l'autre côté, voilà Fanny la blonde, Fanny aux yeux bleus, aux seins discrets et à l'allure de flibustier. Dans son sweat ample et troué, elle marche d'un pas sûr, et elle me cherche du regard. Lorsqu'elle m'aperçoit, sur ma pelouse toxique et stérile, elle esquisse un sourire du coin de la lèvre.

Tout le monde est plus lent que Fanny. Elle sort de ses poches des glaces à la vanille, du fromage industriel et des sodas sans sucre. Elle a tout piqué dans la boutique Total. Ça nous fait rire de faire perdre un peu d'argent à ces connards. Le seul truc qu'on ne peut pas piquer, ce sont les clopes, planquées derrière le comptoir du caissier en polo rouge. Pas d'alcool non plus. Il n'y a jamais d'alcool dans ce genre de boutiques. Ils doivent se dire que la tentation serait trop grande de se mettre une murge sur un Paris-Toulouse. Je veux bien, mais ils ne pensent pas aux autostoppeurs qui doivent tuer le temps, faire une pause en attendant la voiture suivante. Putain de précautions à la con.

On cuit dans le vent tiède en léchant des glaces industrielles. On est en route. Sur la route. Je suis excité. C'est la première fois que je vais dans ce genre de réunion, je me pose des questions, je suis comme un gosse qui part pour la première fois en colo. Fanny a déjà fait plusieurs colos, elle est déjà la grande gueule, elle fait déjà l'imbécile. Fanny est plus à l'aise, mais je sais que son cœur bat vite.

On repart à la pêche sur le parking. Repérer la voiture sans passer, sympathiser avec le chauffeur, lui expliquer qu'on fait du stop, qu'on est deux. Certains refusent quand Fanny explique qu'elle n'est pas seule. Elle dit que le stop est son thermomètre de la condition féminine. Parfois, quand elle est seule et qu'elle sent que le type veut la prendre tout court, mais qu'elle n'a pas d'autre choix parce qu'elle est en rase campagne, ou qu'il fait trop froid pour dormir dehors, elle se mord les lèvres et serre son couteau de poche. Flipper quand on te prend en voiture ce n'est pas qu'un truc de fille, c'est un truc contagieux, un truc qui te

ronge. Il paraît que c'est à cause de cette peur qu'on ne voit plus d'autostoppeurs. À cause de ça, et aussi à cause des autoroutes. La technique, quand on est bloqué trop longtemps dans une station-service, et qu'on est deux, comme nous, c'est de laisser la fille demander.

Parfois, il faut en arriver à ce genre d'extrémités.

Un homme d'une quarantaine d'années remplit son cross-over à la pompe à essence. Il a le profil du bon père de famille. Il nous demande quelques minutes pour réfléchir. C'est souvent comme ça. Les gens ont besoin de se retrouver seuls pour ne pas prendre de décision précipitée.

Je regarde le propriétaire du cross-over. Il pèse le pour et le contre. Si un fait divers a une bonne place dans sa mémoire, il va pencher pour le refus, et son cerveau va chercher une bonne raison de ne pas nous laisser monter. S'il a déjà fait du stop, s'il est catho de gauche, s'il est de gauche, s'il est frustré par sa vie bourgeoise et qu'il veut se donner bonne conscience, se faire un frisson, on a des chances.

Sous le cagnard, les pensées gonflent. L'homme qui remplit son cross-over est à l'ombre, lui, mais sa chemise beige est tachée par la sueur. Il entre dans la boutique climatisée et je le vois s'enfiler une cannette bien fraîche. J'entends presque son soupir fraîcheur, à travers la baie vitrée. On est hors du temps, abrutis par le ciel clair, et je pense que tous les connards du monde se sont donnés rendez-vous sur ce parking pour boire du Fanta citron et pour refuser des autostoppeurs. Je sais qu'il va refuser. C'est cuit, je te dis, Fanny, t'as vu

sa tronche. Il a peur de tout, il aura peur de nous. Tu ne crois pas ? Tu ne me crois pas ? Attends de voir, Fanny, attends un peu. T'es à tomber, mais si le mec a peur de claquer, alors tes yeux, il s'en fout.

Fanny doute, elle mange ses biscuits à l'huile de palme en tirant la tronche. Elle regarde ailleurs, je l'ai vexée. « Mais regarde un peu, nos sacs sont dégueulasses, il n'a même pas besoin de prétexte.

– Ça me faisait envie, une voiture climatisée, Achille. Cette canicule, ça me rend folle. Mon sang est trop épais pour ce climat.

– Arrête un peu, crâneuse. T'es normande, pas norvégienne. Et puis on a des glaces.

– Plus qu'une, et déjà bien ramollie. Si le mec ne nous prend pas, c'est à ton tour d'aller en chourer. Je crois que la fille de la Brioche Dorée m'a repérée.

– Tu crois qu'une fille de la Brioche Dorée te balancerait au vigile de Total boutique ?

– Je crois qu'elle a peut-être quelque chose à y gagner. »

Rien de pire que les petits soldats intoxiqués. Il y a quelques mois, à Paris, je suis entré dans un micro-supermarché. Posées près des caisses, une dizaine de boîtes de crevettes hors du système de réfrigération. Ils allaient les foutre à la poubelle. Alice, la fille dont le prénom était écrit sur le petit badge Carrefour Contact, m'a dit qu'il était interdit de donner ce type d'articles. Sans raison. Pourquoi ? Eh bien parce que c'est comme ça. La rage m'a fait palpiter les veines sur les paupières. Mais interdit par qui ? Par le patron. Il n'est pas là, le patron. Non, monsieur, ne prenez pas ça, c'est du vol. Non, monsieur. Elle s'est interposée pour que je ne prenne pas les barquettes de crevettes. Je suis sorti, avec le butin. Quand je vous dis qu'en bas

de l'échelle, on est un meilleur chien de garde, c'est de ça que je veux parler. De l'incompréhensible absence d'angle alpha.

Plus ton angle alpha est important, et plus tu fermes les yeux quand quelqu'un vole un sandwich dans la boutique. Je ne sais pas ce qu'il faut pour développer l'angle alpha, mais je sais que l'éducation politique ne suffit pas.

L'homme au cross-over finit par sortir. Il regarde Fanny, dernière hésitation. Contre toute attente, il s'approche avec un sourire. Il accepte de nous prendre. Thierry. Il va jusqu'à Toulouse. C'est parfait, car nous y sommes attendus ce soir. Non, Thierry, ce n'est pas une réunion comme tu les connais, avec Powerpoint et blagues sexistes. Bouteilles d'eau et croissants. Mais on parlera stratégie, nous aussi. Thierry travaille pour une entreprise qui fabrique des outils de jardinage. Il fait le tour du pays pour placer ses produits dans des grandes surfaces spécialisées. Tondeuses, tronçonneuses, motoculteurs de fabrication française. Leur trouver la meilleure tête de gondole, pour en vendre un maximum. Thierry a mis son régulateur de vitesse à 134 kilomètres-heure, c'est une combine de commerciaux, de gens qui font plus de cinquante mille kilomètres par an. Thierry a déjà pris des autostoppeurs, il a même pratiqué quand il était plus jeune. « Quand t'étais libre ? » marmonne Fanny. Ça le fait rire, il croit probablement que c'est une blague. Thierry est sympathique, ouvert sur le monde, qu'il regarde avec un pragmatisme de père de famille. D'ailleurs, il est marié et a une petite fille. Quand sa femme et lui ont découvert les troubles d'Alexia, à 2 ans, et qu'on lui a diagnostiqué un autisme grave, Thierry a sombré.

Désormais, Alexia a 8 ans et Thierry a repris le travail, il va beaucoup mieux. Il se raconte et Fanny, côté passager, écoute, relance, questionne cet homme qui se livre sans pudeur à deux inconnus. Au fond de la banquette arrière, les yeux fermés, j'écoute le roman de la vie de Thierry. Il déploie avec une certaine virtuosité la collection d'émotions d'un père honteux d'avoir été faible, d'avoir craqué alors que sa femme et sa fille avaient besoin de lui. La tristesse de son histoire contraste avec l'énergie joviale dont débordent ses mots et ses gestes. Fanny écoute sagement, elle est d'une empathie thérapeutique, elle sait faire parler. Elle contourne habilement les sujets sensibles, et creuse là où elle sent qu'il veut qu'elle creuse. Je la connais par cœur, ça ne lui demande aucun effort, elle a été infirmière.

L'autostop, s'il rend libre, ne fait que flatter le capital car il le rend indispensable. En tendant le pouce, nous nous transformons en parasites. Nous nous accrochons à la bourgeoisie et à ceux qui l'imitent comme des tiques. On doit sourire, donner du rêve à nos chauffeurs. S'ils nous prennent, c'est pour avoir mieux que la radio : un type qui fait la route, qui va de zone en zone, qui est toujours en vadrouille, toujours en vacances, toujours en errance, l'errance romantique du vagabond heureux. C'est le contrat tacite. S'ils nous prennent, en plus de les maintenir éveillés, on doit les empêcher de broyer du noir. Je ne me raconte pas d'histoires. Fanny, elle, s'en raconte. Elle trie sur le volet. Quand elle a le choix, elle veut entrer dans une voiture qui a du vécu, dans laquelle on peut fumer, dans laquelle le chauffeur est un hippie sur le retour, une soixante-huitarde encartée à la CNT, quelqu'un avec qui on peut causer révolution, oppression et lutte des classes. Quand elle a le temps et qu'il ne pleut pas trop, elle choisit dans

quelle voiture elle monte. Les principes ont comme variable l'horloge et la météo.

La conversation en stop est rarement politique. C'est la plaie du contre-don. Le voyage n'est pas gratuit, monsieur, il faudra être sympathique. Et surtout d'accord avec tout ce qui se dit. Il est très difficile de ne pas être d'accord en autostop. Si je l'ouvre trop, il va me laisser sur le bord de la route. L'autostoppeur ne doit pas aller trop loin. Fanny écoute, en connaisseuse, pour faire durer le plaisir de Thierry.

Je m'endors dans le bercement de la voix monocorde. Elle se fond dans le bruit de la voiture, et tout devient un vrombissement lourd qui vibre et fait vibrer.

Nous arrivons à Toulouse par Montauban. La végétation change. Thierry ne s'est pas arrêté depuis qu'il nous a pris, 500 kilomètres plus au nord. Il s'en vante, c'est un vantard. Je sens que Fanny n'a plus envie de discuter. Elle laisse la vie de Thierry se dérouler sans aide, toute seule, et elle regarde le paysage. Nous allons devoir nous rendre au lieu de rendez-vous de mémoire. La consigne était claire : ne notez l'adresse nulle part. Si vous demandez votre chemin, citez seulement la station de métro Mirail-Université. Ensuite vous trouverez la maison. Thierry nous dépose dans une zone industrielle, à notre demande. Je crois qu'il est ému, et il a un petit mot d'adieu tremblotant pour Fanny. Il n'a posé aucune question sur nous. Qui nous sommes, ce que nous faisons, ce en quoi nous croyons, ce que nous voulons détruire, et pourquoi. C'est heureux, nous aurions été obligés de lui mentir, parce que nos projets sont secrets, que notre lutte est souterraine, et que nous ne l'aurions pas convaincu de notre mode d'action.



Il y a presque un an, tout a changé. La vie était si confortable quand j'étais moins libre. Quand j'étais moins conscient. Avant la Communale.

\*\*\*

Il règne sur le campus le calme de la fin de l'été. J'ai obtenu un contrat avec la bibliothèque de l'université. Je fais le tri dans les livres, j'archive, je classe. Sans conviction, je redouble ma troisième année de licence de sociologie. Mes études piétinent, je passe trop de temps dans les réunions du syndicat étudiant. Et dans les bars. Rennes 2. Après le travail dont je m'échappe plus tôt que prévu, j'erre dans les couloirs et le long des bâtiments. Avec nostalgie, je me remémore les assemblées générales, les journées d'action politique, où l'université entière était bloquée. L'atmosphère de cette fin d'été est ennuyeuse et triste, on ne croise personne, il manque les vibrations habituelles, les allées sont désertes, et je suis seul. Alors je saute sur la première invitation à faire la fête.

J'ai d'abord regardé le papier avant de regarder le gars : techno, soutien à la Zad de Notre-Dame-des-Landes, prix libre, lieu sur demande. Comment ça, sur demande ? Il n'y a pas vraiment l'autorisation d'organiser des concerts, alors pour ne pas faciliter la tâche des flics, on se transmet le lieu à l'oral. Je me suis demandé quel est l'intérêt d'imprimer des tracts qui ne contiennent pas l'information la plus importante. Mais je ne dis rien. Le garçon a compris que je suis intéressé. Je viens de rencontrer Yann.

Yann a des allures de clochard, il sent la transpiration vieillie. Ses vêtements sont tachés et en mauvais état.

Ses sandales laissent voir ses pieds noircis par la terre et l'humidité. En temps normal, j'aurais un réflexe d'évitement, mais pas là. Pas avec Yann, parce que l'intention politique justifiait tout. Admiratif, je m'imagine que tout ça, les fringues puantes, c'est politique. Il a une voix grave, apaisée, et une manière de regarder autour de lui, par en dessous, qui le rend étrange. On devine, cachée, profonde, une forme de rage de vivre que je ne connais pas et que j'ai envie de comprendre.

Le lendemain, seul, j'arrive devant un ancien club de strip-tease dont les fenêtres ont été bouchées par des parpaings. Sur le trottoir, quelques gars discutent en fumant des cigarettes. Je me roule aussi une clope, un peu pour me donner de la contenance et du courage. Demander du feu, en profiter pour poser des questions. Je constate qu'il faut faire attention aux questions. Les gens y répondent rarement, et vous vous trouvez gêné, sans filet. La vieille porte en bois, équipée d'une petite trappe, est défoncée et ne tient plus sur ses gonds. À l'intérieur, une grande salle d'un autre temps, un long bar aux motifs léopard, des lumières roses et des barres de métal auxquelles s'accrochent les filles, mimant avec ironie des danses acrobatiques. Une centaine de personnes dansent et boivent. Le lieu a tout l'air d'avoir été ouvert le jour même. Sur les murs, on a accroché des affiches : *Contre Vinci et son monde, résistance et sabotage*. Je me mets à la recherche de Yann. Dans la pénombre rosée, difficile de distinguer quelqu'un : les sweatshirts sont noirs, comme les pantalons. On boit du vin dans des gobelets en plastique qu'on se sert soi-même. Pas d'organisateur, pas de barman, pas de gérant, pas de hiérarchie apparente. Ici, les choses sont politiques, insurrectionnelles, les choix sont pesés, les choses sont pensées. Dans l'instant, j'ai envie de vivre comme eux,

de ressembler à ces gens qui ne se contentent pas des réunions du syndicat étudiant. Yann me fait un signe, il est dans une petite pièce attenante où il discute avec deux autres garçons. Il me sourit et me présente à Mathis et Louis, qui semblent plus jeunes que lui. Nous buvons beaucoup de vin et devenons amis.

C'est la fin d'un été lourd et sans saveur, j'ai laissé s'installer en moi une sombre lassitude, un ennui solitaire. J'habite un petit appartement de centre-ville, au rez-de-chaussée, il faut traverser un étroit couloir tout en bois, que je partage avec la crêperie d'à côté. Mon appartement est au fond de la petite cour, le portable ne passe pas, les murs sont trop épais. Le soleil non plus. La bibliothèque universitaire n'a plus besoin de moi, alors pour payer mon loyer sans demander d'argent à mes parents, je travaille dans un magasin bio, où je fais des sandwiches végétariens le matin et la mise en rayon l'après-midi. Les magasins bios ont toujours la même odeur, partout. Une odeur de pain au levain, de spiruline et de bois brut.

Dans les semaines qui suivent, je vois souvent Yann, Mathis et Louis. Nous profitons de la fin du mois d'août pour mêler nos solitudes. C'est ainsi que nous découvrons la Communale, qui se dresse au petit matin sur notre chemin d'insomniaques.

C'est l'une de ces grandes écoles construites dans les années 1970 pour scolariser les enfants d'immigrés, où tout semble bâclé, où la cour d'école est une vaste étendue de bitume sans un seul arbre. Tellement bâclée, qu'elle n'a pas dû servir plus de vingt ans, avant d'être déclarée insalubre, avant qu'il ne soit plus correct d'y accueillir des enfants, même d'immigrés. J'ai grandi

dans une école de campagne d'un petit village au bord de la ville, il n'y avait que deux institutrices. La cour, c'était les arbres et les fossés qui entouraient les champs de colza l'été. L'hiver, nous jouions à la guerre dans la salle des fêtes ouverte spécialement pour nous. Nous étions une cinquantaine d'élèves et cela me semblait déjà beaucoup. Nous grandissions dans un monde tranquille et calme. Cette école n'a rien à voir avec mon école. Elle comporte une vingtaine de classes, des couloirs interminables. Aux enfants, elle a dû paraître disproportionnée, presque irréaliste. Elle est au cœur d'un quartier de tours au sud de Rennes. Après sa fermeture, elle avait été mise à disposition d'associations qui trouvaient là un arrangeant espace de stockage et des salles de réunion. Une seconde vie qui a fait oublier que des milliers d'enfants ont vécu, entassés, dans cette école-usine.

Louis nous appelle depuis le toit. Il a trouvé une échelle. Mathis, Yann et moi grimpons les barreaux rouillés. Nous regardons le soleil se lever en fumant un joint. La fumée se perd dans les premiers rayons. Les arbres rosissent, et toute la cour est colorée. Nous sommes assis, les pieds dans le vide, songeurs, dans le silence du petit matin. Nous pensons tous à la même chose.

Louis demande : « On le fait ? On s'installe ici ?

– Attends, attends, c'est un énorme bâtiment, qui appartient à la mairie, c'est sûrement surveillé, dit Yann.

– Arrête un peu, regarde comme on est rentrés. Ça ira tout seul. Personne ne s'occupe de ce truc, dit Mathis.

– Chaud, je dis. Ultra-chaud. »

Silence.

Tous les quatre, nous venons de prendre une décision. Yann se lève, et marche de long en large derrière nous. Il commence à imaginer, nerveusement. « Vous vous rendez compte de ce que ça veut dire ? Vous êtes sûrs ? Il faudra être organisés, les amis, ce n'est pas une blague, d'investir une bâtisse pareille. Un squat, d'accord, il nous faut du matos, il nous faut de l'aide... » Yann panique un peu, il a peut-être raison, mais ça nous fait marrer. Il n'y a que lui qui a l'expérience du squat. Il n'y a que lui qui connaît les galères et les combines. Que lui qui sait ce que ça peut nous coûter. Et nous rions, défoncés, en rêvant à notre nouvelle vie qui commence.

Lorsque le soleil commence à me brûler les yeux. Je salue les garçons et je pédale jusqu'à mon studio, où je m'effondre sur le lit, un sourire béat scotché sur les lèvres. Demain, je fais mes cartons.

Le lendemain, je retrouve Mathis, Yann, Louis dans un petit bar. Une chorale klezmer prépare un spectacle au fond de la salle. Une dizaine de personnes chantent en sourdine un air que je reconnais, à la fois mélancolique et plein d'espoir. Il est dix-huit heures, nous avons dormi toute la journée. En ce moment, Louis habite chez Mathis pour fuir la chambre qu'il a chez ses parents. Ils sont inséparables. Je ne sais pas comment ils font pour ne jamais être fâchés l'un contre l'autre. Yann, lui, habite un pavillon en périphérie qu'il partage avec quatre colocataires. Depuis quelques mois, il veut vivre en ville, et si c'est gratuit, c'est encore mieux. Je leur dis : « Je n'en peux plus de ce petit studio, et j'ai rêvé de l'école. J'espère que vous n'avez pas changé d'avis. J'ai même commencé mes cartons.

– Moi, je n'ai pas d'autre solution, on se fait virer de la

maison, le proprio veut revendre. Maintenant ou dans un mois, ça ne fait pas de différence.

– Louis et moi, dit Mathis, ça risque d'être un peu plus long. Il y a un préavis d'un mois. Mais mes parents payent le loyer. Donc je peux libérer l'appartement quand je veux. »

Nous faisons rapidement les plans du bâtiment, à partir de nos souvenirs de la veille, pour identifier les issues qu'il faudrait bloquer pour empêcher les flics de nous déloger. Yann a une expertise : « L'entrée en squat est toujours une épreuve. Dès qu'on fait le choix de s'installer, il faut aller assez vite, se barricader. Il faut aussi afficher un mot sur la porte stipulant qu'on occupe le lieu, et trouver un moyen de prouver qu'on habite là. Ensuite, on attend la venue soit d'un huissier, soit des flics. Ils peuvent avoir une sérieuse envie de nous déloger. C'est l'instant crucial. S'ils y arrivent, c'est fichu. Il faut boucher toutes les issues pour faire face aux excès de zèle. »

Nous entrons dans une clandestinité excitante. Tout va changer.

Yann boit de larges gorgées de bière. « Squatter son logement est une vraie décision. Il faut accepter de vivre dans une précarité constante. Dans les premiers jours, le risque de se faire déloger est pesant. Et il faut faire des choix. Ça ne s'improvise pas. C'est sérieux. Ce qui relève du choix, c'est avec qui vous le faites, c'est comment vous le faites, et surtout, pourquoi vous le faites. – Justement, dit Louis, je pense que c'est un lieu suffisamment grand pour qu'on accueille plein de monde. Des gens de passage, des fêtes, et tout.

– Pas une bonne idée de partager son lieu de vie avec

la terre entière, dit Yann. Ça va droit dans le mur ce genre de projets.

– Je suis d'accord, il faut un espace de vie, qui nous soit réservé.

– D'accord avec Achille, dit Mathis, il faut que les espaces ouverts à tous soient délimités.

– J'ai vu des toilettes, et je crois que l'électricité, ce ne sera pas un problème, je peux essayer de nous brancher sur le réseau.

– Après, il faudra qu'on puisse installer une cuisine, des chambres, et tout.

– Le plus urgent, coupa Yann, c'est de s'installer. On aménagera plus tard. Le temps de prévenir quelques copains, pour nous aider à tenir les issues, et on est bons.

– Lundi ?

– Lundi.»

Dans trois jours, on sera chez nous. Je passe beaucoup de temps dans le camion de Yann, qui fait des allers-retours pour réunir du matériel : pieds de biche, planches, clous, scies, visseuses... Yann a 28 ans, et trois CAP : électricien, plombier, et mécanicien. Il dit que c'est la base de ce que tout le monde devrait connaître. D'après ce que je comprends de son passé, il n'a pas eu de parents, mais son engagement dans la lutte auprès des groupes autonomes parisiens a assuré son éducation politique. Plus tard, Yann a passé plusieurs années à bord des navires couleurs de baleiniers de Sea Shepherd. C'est une expérience dont il semble avoir du mal à se remettre. Dans le camion, il ne répond pas à mes questions à ce sujet. Yann sourit peu, mais il est réfléchi, constant, et lunaire. Je ne sais pas s'il est heureux, mais sa présence m'apaise. Yann vit conformément à ses valeurs, chichement, discrètement, en

marge, en toute humilité. Je crois que vivre avec nous, qui sommes plus jeunes, l'excite.

C'est le grand soir. Je n'ai prévenu personne de mes amis de l'Unef, il n'y a que des amis de Louis et de Yann. Des garçons que j'ai vus plusieurs fois, au hasard des fêtes. Le camion de Yann est garé dans une petite rue derrière l'école. On transporte discrètement de la nourriture, les outils, de quoi faire le ménage, des matelas, des sacs de couchage et le matériel électrique. Il y a deux grandes portes à barricader avec des planches, et une plus petite qu'on laisse libre pour l'instant. L'un des gars fixe un nouveau verrou et installe une boîte aux lettres avec nos noms. Pendant que certains fixent les volets des fenêtres, Mathis et Louis préparent la pièce où nous allons tous dormir : une classe au milieu du couloir du haut. Louis l'a choisie parce qu'elle sent le moins mauvais. Il faut passer le balai, ouvrir l'eau, et nettoyer notre forteresse. Personne ne parle, il faut être le plus discret possible. Yann, seul, est affairé dans la salle des machines : une petite pièce du rez-de-chaussée qui contient les compteurs électriques. Il chuchote à ceux qui clouent la porte qui donne sur le préau : « Essayez l'interrupteur, pour voir ». Quelques secondes plus tard, dans toute la baraque, des explosions de joie : l'électricité fonctionne presque partout.

Nous sommes tous réunis dans la classe du premier étage. Des matelas rudimentaires sont installés le long des murs. Fatigués, nous écoutons Yann : « Bon, l'essentiel du travail est fait. Achille, tu as vérifié toutes les issues ?

– Il n'y a plus que la petite porte qui n'est pas barricadée, et j'ai les clés de la nouvelle serrure.

– Bon, alors on va se relayer jusqu'au passage des flics.



La première chose à faire, c'est de se faire livrer des pizzas. À partir de 48 heures après la livraison, on pourra appeler les flics pour être sûrs du moment où ils viendront. D'ici là, il faut qu'on se relaie pour qu'il y ait toujours trois personnes dans la maison, au cas où un voisin nous a repérés. Si quelqu'un vient, il faut donner le moins de détail possible, il faut montrer qu'on connaît nos droits, et qu'on habite ici désormais.

– Je vais proposer à des potes de venir boire des bières avec nous, dit Louis.

– Personne d'autre que nous ne doit entrer ici. Désolé. Surtout pas un voisin, ni le proprio, qui voudrait qu'on lui ouvre pour discuter un peu. Il faut être ferme. Il est 22 heures, qui s'occupe des pizzas ? Surtout, il faut garder le ticket.

– Je suis en train d'appeler, dit Mathis. C'est ma tournée, qui veut quoi ? »

Yann est un leader, il sait s'y prendre. Il a rabroué Louis sans problème. Il entre dans un rôle, il se transforme. Il revit.

Nous mangeons des pizzas en discutant avec ceux que je ne connais pas bien. Le pack de bières se vide peu à peu, et Mathis joue quelques notes sur un ukulélé. Il n'a pas voulu emporter sa guitare pour l'installation. Trop risqué, il y tient trop. Vers minuit, nous ne sommes plus que tous les quatre, et nous organisons des quarts de veille. Louis proteste, il dit que ça ne sert à rien, qu'on sera bien capables d'entendre si quelqu'un essaie d'entrer. Mais Yann et moi insistons et il finit par céder.

Nous profitons de nos heures de réclusion pour rendre l'espace plus vivable : des palettes récupérées

font des meubles rudimentaires, les vitres sont lavées, et j'aide Yann à transformer une cabine de toilettes en douche. Ces heures sont pénibles, poussiéreuses, crasses, mais je suis plein d'une joie nouvelle. Bien sûr, ce n'est pas le confort du studio derrière la crêperie, mais ici, enfin, je serais avec des aventuriers. Avec une famille. La vie va changer, Achille, prépare-toi. Ça vaut bien la peine d'avoir une salle de bain un peu dégueu, non ? Et puis je suis sûr que dans quelques semaines, on sera ici comme à la maison.

Le jeudi matin, nous décidons d'appeler notre maison la Communale. Juste après, nous appelons les flics. Yann s'y colle, il se fait passer pour un voisin qui a remarqué une activité suspecte. « Merci monsieur, on va aller voir en début d'après-midi. ». On vérifie une dernière fois que toutes les issues sont bloquées, et on attend nerveusement, les yeux gonflés, assis dans l'escalier. Silence.

Brusquement, on frappe à la porte : « C'est la Police nationale, il y a quelqu'un ? »

– On habite ici depuis lundi, 20 heures. Vous ne pouvez plus nous déloger.

– Ouvrez, il faut constater l'occupation.

– On vous glisse la photocopie de la facture qui fait foi. On n'ouvre pas. Notre avocat est au courant.

– Bon, bon. Vos noms ?

– Ils sont écrits sur la boîte aux lettres. Dites à vos gars que ce n'est pas la peine d'essayer les autres portes, on a pris nos précautions.

– Fumiers, dit le flic.

– Pardon ?

– Fumistes, dit le flic.

– Au revoir monsieur l'agent. »

Pas plus compliqué que ça, finalement. Louis court et disparaît dans les escaliers. Il revient quelques secondes plus tard, rigolard. Il a une bouteille d'un whisky épicé. « Une gorgée chacun, les gars, on est les habitants de ce putain de château. À la Communale ! » Très vite, nous sommes ivres, et très vite, nous nous endormons. C'est la fin de ce huis clos, et nous allons pouvoir enfin commencer l'emménagement.

Un matin, Mathis et moi vidons mon studio, et j'ai soudain l'impression qu'il s'est passé une éternité depuis que je l'ai quitté. Comment imaginer vivre à nouveau dans ce réduit, seul, isolé ? Quand mes affaires sont dans le camion de Yann, je laisse les clés dans la boîte aux lettres de l'agence, et Mathis démarre en rigolant, et nous regardons, dans le rétroviseur, l'employée courir, le formulaire d'état des lieux dans la main. Tout cela est derrière nous, désormais. Mathis passe devant le magasin bio. Je n'ai jamais prévu que je ne viendrai pas faire des sandwiches. Ils ont dû trouver quelqu'un d'autre. J'espère pour eux, car je ne reviendrai pas. Je ne travaillerai plus. Je serai libre. Il n'y aura plus ni état des lieux, ni patron, ni sandwiches, puisqu'il y aura l'aventure. Dans le camion, Mathis m'annonce qu'il mettra en commun l'argent que ses parents lui donnent pour ses études et pour le loyer. Louis fera pareil avec son argent de poche, et je toucherai un peu de chômage. Yann est au RSA et arrive à en vivre depuis des années. On vivra heureux. Et libres.

Le premier étage sera notre lieu de vie. Tout ce que nous faisons est décidé à quatre, et l'aménagement est un apprentissage. Nous cassons des cloisons pour que les chambres débouchent directement sur le salon.

C'est une idée de Louis : « Un salon au milieu, les quatre chambres autour, ce sera parfait, pas vrai ? »

Pendant une partie de l'après-midi, nous frappons à grand coup de masse pour percer quatre ouvertures, et le soir, nous recouvrons les bordures avec des feuilles de journal mouillées pour en arrondir les aspérités.

Mathis et moi sommes chargés d'informer le voisinage de notre arrivée. Nous rédigeons un texte que nous glissons dans les boîtes aux lettres. Un vieil homme taille sa haie et semble content de notre arrivée. « L'école a fermé en 2001, il n'y avait plus assez d'élèves. Depuis, à part des réunions d'associations, il ne se passe plus grand-chose. Ça fait deux ans que la ville veut démolir. Ils ont commencé par le bâtiment du réfectoire. » Mathis est souriant, jovial. Il me fait du bien. Avec lui, je n'ai pas peur de me faire envoyer sur les roses par les riverains réactionnaires. Nous ne croisons personne d'autre. « Mes parents sont des hippies, ils s'occupent d'une ferme. J'ai toujours voulu avoir des poules en ville, je pense que je vais installer un poulailler sur le toit. Rien de plus drôle que des poules, Achille, tu verras. »

Mathis a vingt ans. Il est attaché à la terre. C'est son combat. Mon combat à moi, c'est la lutte des opprimés contre les oppresseurs, et je commence à comprendre que tout est lié.

Dans ma chambre, j'ai installé mon matelas sur des palettes de chantier parce que je n'ai pas réussi à remonter mon ancien lit. Un lit Ikea, cadeau de mes parents quand je me suis installé. Les temps changent.

On aménage un bureau en cuisine. Après quelques allers-retours à la déchetterie, la nuit, on y installe une gazinière, un frigo, un évier et une grande table. Louis écrit sur les murs, et accroche des affiches qu'il a choisies seul. Il commence à m'énerver un peu, Louis, avec ses comportements d'enfant gâté. Je ne dis rien. Tout le monde s'en fiche. Ou fait semblant.

La Communale n'en finit pas de nous surprendre. C'est un bâtiment tout en long, avec quatre classes en enfilade au rez-de-chaussée et trois au premier étage. Le rez-de-chaussée est aménagé petit à petit en salles de réunions, on y accroche un écran de cinéma, une tireuse à bière, et on conserve les tableaux noirs. La grande porte, que nous utilisons le plus souvent, donne sur un grand préau aux murs tagués. Sur l'un deux, les traces noires d'un incendie de poubelle. À l'intérieur, les plafonds sont hauts, et recouverts de dalles antibruit jaunies et abimées. Au sol, un immonde linoléum blanc taché. On mettra des tapis. Au nord, il y a la cour, bordée par une haie de tilleuls sans forme, et plus loin, les immeubles du quartier. Partout autour, à l'exception de quelques pavillons, et d'un centre commercial, il y a de grands immeubles dont la ville rénove les façades petit à petit, pour sauver les apparences.

Louis est adepte de la récup'. Un soir, nous filons à vélo, sans bruit, vers le Super U du quartier. Nous escaladons le mur d'enceinte et Louis nous guide vers les poubelles où sont stockés les invendus de nourriture. Des fruits, des légumes, mais surtout des tonnes de produits industriels que nous ne consommerions jamais s'ils n'étaient pas issus de la récupération : macarons, plats préparés, salades... « Et c'est tous les soirs comme ça ! » Comme nous cuisinons beaucoup,

c'est le lieu de rendez-vous, le soir, et nous buvons de la bière en discutant longuement. Les semaines passent et je me sens profondément heureux, convaincu d'inventer un mode de vie nouveau, propre à changer le monde, empreint d'une certaine naïveté rêveuse.

La Communale est devenue en quelques semaines, par la force des choses, une sorte de base arrière pour des actions directes. Sans que je n'y prenne part, dans un premier temps, Yann et Mathis organisent, avec d'autres, des coups d'éclat : le blocage du centre-ville lors de la venue du ministre de la Défense, l'occupation de lieux publics, l'organisation de l'évasion de réfugiés enfermés dans les centres de rétention administrative... Je regarde et j'écoute, avec une certaine distance que mon éducation bourgeoise et modérée m'oblige à tenir. L'action violente, ce n'est pas mon monde. Je suis un enfant du dialogue, du débat, des joutes verbales pour lesquelles je suis doué. J'use de ces armes pour convaincre et persuader.

Ma limite. Tout le monde me demande quelle est ma limite, parce que c'est selon ça qu'on vous évalue, qu'on vous juge, dans le réseau. Tu t'arrêtes là ? On te respecte, bien sûr, chacun ses choix, mais on te fait sentir que tu n'es pas des nôtres, que la véritable action politique se fait dans la rue, mon pavé ne rentre pas dans ton urne. C'est quand j'ai entendu ça que j'ai commencé à remettre en cause mon refus de la violence politique. Le Parti socialiste devient lentement, par à-coups, l'un de ces partis sociaux-libéraux européens qui ne représentent plus personne. Tout est décevant, dans ce quinquennat. Je n'ai plus envie de participer à la mascarade. Je sors d'un monde où l'action politique était tout sauf subversive. Militer voulait dire adhérer

à un syndicat étudiant, entrer dans le conseil d'administration de l'université, gravir les échelons de l'Unef pour espérer entrer dans un parti par la grande porte. Distribuer des tracts, convaincre les étudiants d'aller voter aux élections de l'université, obtenir une baisse des frais d'inscription, du prix du repas à la cantine, tout ça me semble tellement insipide, désormais... Je doute. Le militantisme conventionnel, c'est du passé. Il ne s'agit plus d'attaquer les grandes firmes sur des tracts tout en mangeant chez Macdo toutes les semaines. Il s'agit d'être cohérent. C'est ça, la Communale.

\*\*\*

Yann nous invite souvent dans ses réunions d'anarchistes. J'y vais parfois, un peu craintif.

Collé au dossier d'un grand fauteuil en toile, la cheville droite sur le genou gauche, de petites lunettes cerclées d'un métal tordu, Yann explique l'action du lendemain. C'est une proposition. Comme si nous avions le choix. C'est l'arnaque de ces moments-là : quelqu'un propose une action, et si elle vous paraît trop molle, trop timorée, seulement dans ce cas, dans le cas où vous avez une idée plus radicale, plus offensive, vous pouvez vous manifester. Mais si l'action vous semble inutile, dangereuse, trop violente, alors il ne faut rien dire, il faut simplement se retirer, parce qu'on vous reprocherait de tiédir le mouvement, d'être du côté du compromis, mais ce n'est pas comme ça qu'on fait une révolution, mon vieux, dans une révolution, on casse, on tue, parfois, il faut être prêt, camarade. Tu n'es pas prêt ? Voilà comment ça commence. Aussi simplement que la loi de la jungle. Seuls les plus durs restent, et seulement eux, et déjà vous n'en êtes plus.

Le jeu, quand on débute, c'est de rester le plus longtemps possible. J'ai envie de me sentir parmi eux, corbeau parmi les corbeaux, qui attaquent, qui pillent, qui ont une vision claire, pour qui tout semble si simple. Nous sommes une quinzaine, visage masqué pour certains. À cause des risques d'infiltration.

« Je vous propose qu'on ne s'appelle pas par nos prénoms, qu'on éteigne nos portables et qu'on n'ait pas de discussion personnelle jusqu'à la fin de la réunion. »

C'est la routine : pas d'histoire, pas d'accroche, pas de point d'appui. Il y a une forme de crainte irrationnelle qui fait se sentir exister. Qui fait presque plaisir. Je ne peux pas te dire qui t'écrit ce message, n'en parlons pas au téléphone, surtout sois discret. C'est excitant.

À la dernière commission, pour ceux qui n'y étaient pas, on s'est dit qu'il fallait multiplier les actions de blocage pour répliquer contre l'interdiction de manifester au centre-ville. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de débattre du sens mais d'imaginer et de planifier les passages à l'acte. Ne perdons pas de temps sur le fond, c'est une réunion opérationnelle.

Voilà comment tout se joue. Une bureaucratie alternative se met en branle : tu n'étais pas à la dernière commission ? Quelle plaie, tout s'y est décidé, on ne peut pas revenir dessus, ce ne serait pas démocratique. Je sais que tu ne pouvais pas être là, mais ces décisions sont capitales, il s'agit maintenant de leur trouver une déclinaison tactique. C'est trop tard, Achille, l'action directe sans autre limite que les violences aux personnes, c'est acté, ne secoue pas le cocotier, vieux, je te jure, c'est mieux comme ça de toute façon.



Tu voyais les choses autrement ? Tu pensais qu'il y avait une chance de vaincre en continuant nos sit-in et nos défilés ? Vaincre, oui vaincre, Achille, c'est une guerre, je te rappelle, il y a des millions de morts chaque année dans leur foutue guerre économique, à nous de riposter, Achille, merde.

Yann parlait comme ça. Comme les autres.

La pertinence des actions violentes est souvent un sujet de débat, au sein de la Communale. Au début, j'ai résisté, je ne voyais pas l'intérêt des actions, elles me semblaient risquées, et leur utilité dans le projet global m'échappait. Quand vous êtes accrochés à la non-violence, il faut du temps. Yann nous entraîne petit à petit vers son point de vue plus radical, en nous conseillant des lectures et en nous présentant des militants acquis à la cause. Ma première étape est le vol. Je deviens un as pour voler de la nourriture haut de gamme chez Monoprix. De plus en plus souvent : fromage, légumes bio, chocolat, parfois de la viande, même si aucun d'entre nous n'en mange régulièrement.

Mathis fait partie d'un groupe écologiste qui lutte contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. Peu à peu, je fais connaissance avec ses amis de là-bas, ceux de la Zad. Ce sont surtout des garçons, qui vivent dans des cabanes au fond des bois. Certains sont simplement de passage, et c'est seulement eux que je rencontre lorsque je participe aux manifestations de soutien. Yann et moi avons suivi Mathis à la Zad pour le week-end. Nous passons l'après-midi à nous occuper d'un jardin en permaculture. Le soir, nous prenons l'apéritif à la lumière d'un brasero, dans l'air frais du mois d'octobre. Maxime, un vieil ami d'enfance de Mathis,

a élu domicile dans un vieux corps de ferme à la fin du mois d'août.

« Je n'ai pas pu rencontrer tout le monde. Ici, il y a ceux qui ne veulent voir personne, qui se méfient de toi, qui te voient comme un touriste. Eux c'est les puristes. Avec le temps, il paraît que ça se passe mieux. – Pourquoi tu es venu t'installer ici, demande Yann. – C'est existentiel, tu sais. J'ai l'impression qu'on construit un nouveau monde, ici, et j'ai envie d'en être. Je suis venu ici plusieurs fois, et la troisième fois, je ne suis jamais reparti. »

C'est un espace-temps suffisamment distinct de la société pour qu'on puisse vivre dans une totale cohérence avec ses valeurs. Ici, les causes sont moins des revendications que des pratiques. La Zad est avant tout le lieu de l'effort commun, de l'idéal autogestionnaire. On expérimente ici pour appliquer ailleurs. Quand on est militant écologiste, il est difficile de vivre parce qu'il existe l'obligatoire quête permanente et sans fin de la cohérence : chaque fois qu'on est dans un supermarché et qu'on met un produit dans son caddie, chaque fois qu'on prend sa voiture, chaque fois qu'on consomme, qu'on fume, qu'on boit, la conscience vient rappeler l'impact de chaque acte sur l'environnement. Cette quête de la cohérence est ce qui caractérise les habitants de la Zad.

Le réseau rennais militant prend une ampleur que je ne lui ai jamais connue : nous sommes quelques centaines, probablement invisibles. Nos liens sont solides. Notre milieu se structure autour de colocations et de squats d'habitations, suffisamment grands pour organiser des réunions et des fêtes, qui disposent de jardins

pour la culture et les poules, équipés de toilettes sèches. Il y a des événements rassembleurs, des fêtes, des anniversaires, des rites. Sitôt qu'un nouveau lieu ouvre, on a l'impression d'étendre l'un de nos tentacules plus loin, plus profondément dans la ville. Être quelque part nous permet de rayonner, de stocker, de rencontrer. Le mouvement est en pleine expansion, et ce qui avait germé lentement dans la lutte contre l'aéroport, a éclos, baigné de soleil, en une multitude déterminée, masquée, farouchement opposée aux dernières lois du quinquennat du Parti socialiste. Notre colère suite à la mort de Rémi Fraisse nous a rendus plus forts, elle a déjà convaincu la plupart d'entre nous d'abandonner la non-violence. La ville est constellée de lieux subversifs, entretenus par les étudiants de passage qui finissent par rester.

Rapidement, tout le milieu activiste rennais connaît la Communale, et nous devons assumer son succès, et faire respecter nos espaces d'intimité. Si trop de voisins se plaignent, notre dossier arrivera plus rapidement sur le bureau du juge qui décidera irrémédiablement de notre expulsion. Si nous nous tenons à carreau, la situation peut durer encore plusieurs mois, voire quelques années. Dans les salles du bas, ça ne s'arrête jamais : une chorale révolutionnaire, des commissions : féminisme, décroissance, halte aux violences policières, luttes internationales..., des projections, des débats, des concerts, une cantine végétalienne tous les jeudis soir. Tout est gratuit ou à prix libre. Tout est construit bénévolement, de bric et de broc. On vit bien, le rez-de-chaussée est un véritable centre culturel autogéré. Tout est politique. Sur les murs de l'entrée, il y a des affiches listant ce dont on ne veut pas. Ces listes s'allongent en fonction de ce que les assemblées générales

du rez-de-chaussée du dimanche soir décident : les blagues sexistes, le commerce lucratif, les remarques homophobes ou racistes, les propos insultants...

La vie quotidienne, au premier étage, tient de la joyeuse débrouille. Nous manquons d'argent, car nous ne pouvons pas tout voler ou récupérer : l'alcool, les cigarettes, et l'essence du camion de Yann. Mais sans alcool et sans cigarettes, même lorsqu'on est, comme nous nous plaisions à le dire, anticapitaliste et décroissant, la vie peut être difficile. Et il y a l'argent que nous mettons en commun. Nous faisons comme si cela nous suffisait, et nous nous forçons à le croire. Louis est le premier à vouloir une limite à la mise en commun de nos ressources : « J'ai besoin de pouvoir m'acheter un demi dans un bar quand ça me chante sans avoir à demander la validation de vous trois. » Bien entendu, il exagère. Notre organisation permet à chacun de dépenser un peu comme il le veut. Mais comme partout, l'argent est en train de devenir un problème. Louis commence à remettre en question le principe de la collectivisation de nos ressources, et je suis de plus en plus en colère contre lui. Par orgueil, il adopte des comportements individualistes incompatibles avec la vie en communauté. Il a grandi au sein d'une fratrie de laquelle il était le dernier. Malgré toute la tendresse que j'ai pour lui, j'ai beaucoup de mal à supporter ses attitudes d'enfant gâté.

Le projet révolutionnaire me gagne : je me laisse convaincre. Je lis à toute vitesse les livres du Comité invisible, à commencer par *L'insurrection qui vient*. Quand on baigne dans un univers où l'ancienne distinction que j'avais connue, entre le privé et le politique, n'a plus cours, on devient plus exigeant avec soi-même

et encore davantage avec les autres. Je n'ai plus aucun contact avec les copains du syndicat étudiant. Avec le recul, leurs réunions me paraissent fades, et leurs causes manquent d'envergure. Les copains de la fac et du lycée, je ne les vois plus guère. Les affaires de la Communale m'occupent tellement que le temps passé loin d'elle me paraît perdu. Ces amis d'avant la Communale, je suis en train de les perdre, peut-être par choix.

Tout devient politique. Il y a des codes à adopter, des manières de faire que je découvre avec un appétit sans limites et que j'imites. S'habiller en noir, être discret sur son identité, déconstruire le langage : il faut faire attention à ce que tu dis, Achille, quand tu dis enculé comme une insulte, c'est homophobe, quand tu masculinises tous les mots, tu es patriarcal, quand tu coupes la parole, tu es dominant. J'apprends en vivant, en m'imprégnant. Il y a des mots qui ponctuent les phrases, comme un code. Chacun est sensé savoir ce qu'ils signifient, et suppose que les autres en ont la même définition, comme un signe de reconnaissance : anticapitalisme, décroissant, autoréduction, chourses, éducation nazillonnale, fafs, tofos, appellistes, Maison du peuple, conscientisé, l'idéal autogestionnaire... Si tu dis ces mots, tu peux en être. Si tu dis ces mots, tu montres que tu as la grille de lecture. Et la grille de lecture devient une obsession. Yann, alors que nous discutons dans la cuisine un soir où nous sommes seuls, me dit : « C'est comme la pilule bleue de Morphéus, dans Matrix. Quand tu l'avales, ta vie change, une nouvelle réalité te saute aux yeux. Tu conscientises l'oppression. Et souvent, tu te mets à la combattre. – L'antipatriarcat, ça rend fou. Tu es tout le temps en train de te demander si ce que tu fais véhicule un truc sexiste.

– Pas fou, conscient. Tu déconstruis ce que tu fais, tu analyses.

– Tu fais plus les mêmes blagues. Parfois t'en fais plus du tout, d'ailleurs.

– Mais si, Achille, il y en a plein, des blagues qui ne sont pas sexistes, racistes ou homophobes.

– Cite m'en une, dis-je en rigolant.

– Alors c'est un arabe, une pute et un pédé qui sont... ah merde, t'as raison ! »

Ça nous fait rire quelques minutes.

« – Tu regrettes de l'avoir prise, cette pilule bleue, peut-être ?

– Bien sûr que non, il faut juste que j'apprenne à vivre avec.

– J'apprends encore à vivre avec, moi, Achille. »

Je noue des relations à une vitesse inhabituelle, j'ai une soif d'apprendre sans limites. J'ai découvert un nouveau continent. Le militantisme est un prisme au travers duquel la vie est bien plus excitante. Autour de nous, les contours sont flous, nous sommes en pleine tempête, un orage s'annonce et nous en serons, nous sommes prêts. Les vents violents nous fouettent le visage, il pleut, il grêle parfois, et nous tenons bon, électrisés, grisés par la somme de nos volontés. Tout est chargé de sens, les mots, les actes, les films, les livres, les noms des rues, la manière d'écrire, tout, sans exception, est politique. Habiter, aimer, manger, écrire, tout est devenu politique. À la Communale, nous donnons à nos vies un souffle nouveau : celui de l'espoir d'une révolution, d'un monde plus juste, plus démocratique, plus local, un monde sans police, sans État, sans loi, un monde autogéré. On pense qu'il suffit de vivre différemment pour changer le monde. Vivre différemment, et organiser des actions. En deux

mois, j'ai participé à une dizaine d'actions, plus ou moins préparées, jamais revendiquées publiquement. Lors des manifestations contre la loi sur le travail, pris d'une rage immense et porté par le groupe, j'ai cassé ma première vitrine : une sandwicherie dont la communication se basait sur des propos sexistes : « Il ne faut pas jouer avec le cœur d'une femme mais plutôt avec ses seins, elle en a deux » ou « Un homme amoureux ne brisera jamais le cœur d'une femme. Mais son cul peut-être ». C'était une cible de choix, ce n'était pas un hasard, ce n'était pas très utile, mais ça m'a fait du bien. Première vitrine. Ça y est, Achille, t'es dedans. Jusqu'au cou.

La tempête ne se calme pas, nous fondons à toute allure, et l'extérieur devient hostile. Il y a nous, et le reste du monde. Et le ciel sombre.

\*\*\*

Quand nous sommes à nouveau seuls, Fanny se moque des allures de Thierry, de sa grosse bagnole, du parfum d'intérieur et de sa petite vie minable. Oui, Fanny juge tout et tout le monde de manière catégorique. Elle peut vous regarder et vous parler avec le masque de la bienveillance et l'instant d'après, vous démolir. Elle est redoutable. Je sais que je ne risque rien, que nous sommes amis, que nous sommes du même camp, mais parfois, et sans que je n'y puisse quoi que ce soit, je la crains.

« T'es forte, pour faire parler les gens. T'aurais pu être flic. La méthode douce. En deux questions, trois relances, le type te donne du biscuit sans s'en rendre compte.

– Tu parles, les gens aiment qu'on s'intéresse à eux, rien de nouveau sous le soleil. Regarde-toi, t'aimes tellement quand on te demande d'où tu viens, et ce que tu vas faire, que t'es frustré lorsque ça n'arrive pas, ou alors quand tu ne peux pas répondre.

– Thierry, lui, n'avait rien à cacher

– Tu l'envies, je sais. T'aimerais revenir à l'époque où tu pouvais tout dire. Je sais que c'est difficile pour toi Achille, et je suis fière que tu aies pu changer là-dessus. On va encore te le répéter ici, ton meilleur allié c'est le silence. Dans une salle d'interrogatoire comme dans la vie de tous les jours. Le monde entier est une salle d'interrogatoire quand t'es surveillé. Le mot qui t'échappe, le lapsus, c'est une preuve quand t'es fiché.

– Ils ne me connaissent probablement pas. J'ai un tout petit palmarès. C'est être avec toi, qui m'exposes.

– Tu regrettes ?

– C'est trop tôt.

– La maison doit être dans le secteur. Cherche une voiture rouge.

– Attends, j'ai besoin d'un peu de temps, avant d'y aller. »

Nous sommes dans un quartier résidentiel en bordure du campus, enrobé d'une vapeur tiède et lourde. Toulouse entre dans la léthargie du soir d'été. Les rues sont désertes. Par endroits, le bitume a fondu formant des taches sombres. Nous fumons une cigarette, en silence, paisiblement, assis sur nos sacs de randonnée. L'odeur de la transpiration a imprégné mes vêtements. Nous sommes moites. La fatigue du voyage me clôt les paupières. Pour autant, il y a le grondement sourd dans mon corps, qui fait battre mon cœur plus fort et qui donne des fourmis au bout de mes doigts.



Fanny fredonne un chant dont je ne distingue pas les paroles. Au bout de la rue, une silhouette s'approche. C'est un homme qui marche. Un homme blanc, tout en noir. Je connais ce genre de garçons, ils sont tous plus ou moins les mêmes. Les corbeaux. Ils parlent peu. C'est le Black Bloc. Une construction médiatique, une facilité de langage, une désignation pratique qui suggère une organisation souterraine là où, le plus souvent, il n'y en a pas. L'affrontement violent avec la police antiémeute. Ce ne sont pas eux qu'on arrête, ils appliquent les conseils : ne jamais quitter la manifestation seul, changer de vêtement, ne pas s'appeler par son prénom, et surtout, surtout, se masquer le visage, en toutes circonstances. Fanny porte souvent une cagoule lorsqu'elle manifeste. Par solidarité avec ceux qui en portent, dit-elle. L'homme s'approche de nous.

« C'est pour la réunion ?

– Oui. Je m'appelle Fanny, et voici Achille.

– Je suis Martin. Vous êtes les derniers, on vous attendait pour commencer. Suivez-moi, il ne faut pas trop tarder dehors, les voisins ne doivent pas savoir. Trouvez-vous des noms d'emprunt. Tout le monde en a, ici.»

Fanny propose : Bernard et Bianca. J'accepte en riant. On écrase nos cigarettes sur le bitume et on lui emboîte le pas. Le garçon nous guide dans une impasse bordée des lotissements de la classe moyenne : pelouse tondue et portail en plastique blanc. Dans toutes les villes de France, le modèle est le même. L'une de ces maisons est la bonne. L'une de ces maisons abrite une association de malfaiteurs. Martin ouvre le portail sans un mot. Avant de nous laisser passer, il se tourne vers nous et nous demande à voix basse : « Est-ce qu'il y a quelque chose

que je devrais savoir sur vous ? » Fanny me regarde, et nous répondons par la négative. Nous contournons la maison pour entrer par la porte de derrière.

\*\*\*

En réalité, nous, ceux de la Communale, nous avons tous grandi à la même époque, celle où, tout petits, les enfants appellent déjà les objets par leur marque. Nous avons mangé les mêmes céréales industrielles tous les matins pendant des années, nous ne jouions qu'avec des jouets marketés, nous avons passé des mercredis après-midi entiers devant les *Minikeums*, nous n'aimons que le chocolat Kinder, il y avait des choses pour les filles et des choses pour les garçons, nous avons ingurgité la même musique commerciale pour les enfants et nous avons le même souvenir des mondes du jeu *Goldeneye* sur Nintendo 64. De fait, nous sommes de purs produits du biotope aseptisé que nous combattons, que nous cherchons à fuir. Évidemment, il faut désapprendre. Mathis, lui, semble loin de ces choses, comme s'il n'avait jamais appris.

C'est l'hiver. Nous avons installé un poêle à bois dans le salon, sur les conseils de Mathis, et l'air sent constamment le bois calciné. La ville a des airs de marécages, constamment baignée d'une pâleur humide et froide. Nous dînons tous les quatre, et Louis rigole en racontant sa journée. Il a pressé des pommes dans une ferme qui appartient à des amis de ses parents. Il est exaspérant, il trouve tout drôle. Les autres l'écoutent avec un sourire, sans vraiment comprendre le comique de son histoire. Je suis agacé, je prends mon mal en patience et j'attends qu'on m'explique ce qui est drôle et pourquoi Louis parle toujours autant. Pourquoi

ne laisse-t-il pas les autres raconter leur journée, eux aussi, pourquoi s'accapare-t-il toujours la parole, nom de Dieu. Nous mangeons une soupe que Yann a préparée, verte, épaisse, presque solide. C'est ce genre de soupe que j'aime, qui ne fait pas semblant, qui tient au corps et qui sent la nature. J'ai décidé de leur dire, que la présence de tout ce monde dans notre salon m'exaspère, m'empêche d'être moi-même, me fait me sentir à l'intérieur comme si j'étais à l'extérieur et que ça me fatigue l'esprit, et les oreilles aussi d'ailleurs. Quand tout ça sort, je sais que je suis légèrement énervé, que ma voix le trahit, que mon intonation est définitive et que les mots sont plus pointus que je ne le voudrais. Il y a quelques bruits de mastication, parce que le pain est épais. Le bruit de mastication couvre le silence gêné, et puis il y a les gloussements de Louis qui s'amuse de me voir énervé. Il a cet imbécile sourire cynique en constatant que quelqu'un ici est mal à l'aise et qu'il le dit.

« À l'intérieur comme à l'extérieur ? Comment ça ?  
– Quand je suis à la maison, avec vous, je ne sens pas le regard du monde sur moi, je n'ai pas de filtre, je n'ai rien à prouver, je ne suis pas en représentation. Mais quand il y a du monde dans le salon, des inconnus qui écoutent ce que je dis et qui me voient dans un lieu que je considère comme intime, je me sens observé, pire, même, que dans la rue, puisque je n'ai pas d'anonymat. Je n'ai pas envie de vivre ça chez moi.

– Achille, dit Mathis, tu ne crois pas que c'est ce que tu ressens qui te pose problème plutôt que la présence des camarades de passage dans le salon ? »

Voilà, c'est exactement le genre de tournures que prenaient nos conversations, elles s'attaquaient à l'inaffrontable. Les solutions à nos problèmes se cherchaient

du côté d'une forme d'humanisme inconditionnel, ce qui supposait fatalement, mécaniquement, de questionner ses propres sentiments. Je venais de comprendre que la Communale ne nous appartenait pas vraiment, que cette maison était en train de devenir, aussi, la maison des autres.

Reconnaître que ma manière d'agir est le fruit d'une construction sociale et non d'un absolu me coûtait. Non, Achille, tout ne se passe pas forcément comme on l'a appris. Les relations sociales de domination, la place de l'argent, la place de la possession... Tout ça, il faut le désapprendre. Ça demande beaucoup d'efforts.

Je fais tout de même remarquer à Mathis, Yann et Louis qu'il y a sans arrêt des événements dans la Communale et que c'est très difficile d'expliquer aux gens qu'il ne faut pas monter l'escalier. Une fois par semaine, au bas mot, je dis à un visiteur inconnu qu'ici, c'est chez nous, que ce n'est pas ouvert à tous. Allez dire ça aux gens, vous. C'est un squat, ici, les gens s'imaginent que tout est public, qu'on peut laisser ses bouteilles de bière vides dans l'escalier, qu'on peut mettre la musique jusque trois heures du matin un mardi soir. On décide de mettre un panneau. Pas un panneau agressif, juste une information. Mathis et moi, on s'en occupera.

\*\*\*

Dans la maison, nous ne reconnaissons personne. Nous sommes huit autour d'une table basse, certains enfoncés dans le canapé, d'autres assis par terre. Nous nous sommes fait attendre. Il y a Bianca et moi, Oscar, Martin, Olivia, Salima, Tobias et Julien. Aucun de nous ne semble avoir plus de trente ans. Martin ferme

les rideaux de la baie vitrée qui donne sur le jardin, et revient nerveusement : « Est-ce que certains d'entre vous ont déjà été en garde à vue ? Qui a déjà subi un prélèvement ADN ? S'agissait-il d'une arrestation politique ou liée à un évènement politique : manifestation, action de blocage, peu importe, en France ou en Europe. Cherchez bien. Je dois savoir s'il est possible que vous soyez fichés, sur écoute, surveillés. Si c'est le cas, vous ne pouvez pas participer à cette action, elle est trop sensible, il faut que nous échappions totalement aux renseignements et aux flics en général. »

Martin nous répète les règles de sécurité que nous connaissons par cœur : éteindre son téléphone et retirer la batterie à chaque réunion, ne jamais parler de quoi que ce soit qui soit lié à l'action par téléphone, fermer son compte Facebook, utiliser des navigateurs web sécurisés, utiliser une boîte mail cryptée... Cela peut passer pour de la paranoïa, mais quand on prépare ce type d'opération, on n'est jamais trop prudent. Martin donne le ton : « Notre action mérite une discipline stricte, une obéissance aux directives sans faille. Elle n'aura d'impact que si nous savons nous organiser. Regardez Valmy : sans le militarisme des révolutionnaires, rien n'aurait été possible. »

Bianca et moi échangeons un regard perplexe. L'éthique des principes contre l'éthique des conséquences. Pour parvenir à nos fins, nous devons obéir aveuglément à un chef. Ce chef, c'est Martin.

« Si vous êtes ici, c'est que vous êtes déterminés. C'est de cette détermination que dépend le succès de l'action. Nous avons cinq jours de tranquillité dans cette maison. Ensuite, nous devons partir. »

Nous dînons. Dans un silence crispé, certains boivent du vin. Les autres, comme Bianca et moi, préfèrent garder les idées claires. Comment faire connaissance alors que nous devons cacher ce que nous sommes ? À quoi bon apprendre les noms de nos camarades puisque nous savons qu'ils sont faux ? Sommes-nous réduits à être de simples soldats sans identité, sans distraction, sans humanité ?

\*\*\*

Mathis a toujours été attiré par la ville. Quand on vit dans un endroit comme Trémargat, la ville est lointaine et minérale. Bien sûr, Mathis connaissait Rennes, et Saint-Brieuc, mais simplement pour une journée, juste pour acheter des objets particuliers. C'était brièvement le luthier pour acheter ses cordes de guitare, à Rennes, et toujours accompagné par l'un de ses parents qui conduisait la voiture. Jusqu'à ses dix-sept ans, Mathis n'avait jamais eu de liberté dans la ville. Rennes était la vitrine d'un monde qu'il lui tardait de connaître, seul. Sans ses parents qui cherchaient à le protéger, traversés par des craintes fantasmagiques. Le père de Mathis avait quitté Nantes, où il était directeur d'une association de défense de l'environnement, quand il avait découvert que dans l'immeuble où il vivait, un homme était mort sans que personne ne donne l'alerte. Seule l'odeur de putréfaction avait intrigué la gardienne qui avait fini par appeler les pompiers. Lorsqu'ils avaient ouvert la porte, ils avaient découvert un vieux monsieur rongé par les vers. Le monsieur du quatrième gauche était mort un mois plus tôt, et sa famille ne s'était pas inquiétée de son silence. L'affaire avait dévasté Olivier. À quel état d'anonymat était-on parvenus pour que, dans cette ville où il tutoyait la boulangère, où il

connaissait l'élu de quartier, dans laquelle il participait régulièrement aux événements sur la place publique, un homme meure dans une indifférence aussi complète.

Suis-je réellement quelqu'un ? Manquerais-je à quelqu'un si je meurs ? Tout ce dont la ville lui semblait capable, c'était de nous transformer en ceux qui n'ont pas de nom, pas d'histoire. Ceux qui sont atomisés, ceux qui ne sont que des particules sans lien les unes avec les autres qui flottent à la surface, comme des billes de polystyrène. Les billes de polystyrène sont nombreuses, et lorsqu'elles se détachent les unes des autres, c'est terminé, elles ne seront plus jamais unies.

Trémargat. Quelques maisons, la vie en pleine nature, le chauffage au feu de bois, qui donne aux vêtements cette odeur particulière l'hiver, et, presque en vase clos, les relations profondes, peu nombreuses mais durables, intenses, c'était là tout l'opposé de ce qu'Olivier avait fui, le terreau parfait pour élever un enfant. Ici, Mathis pourrait grandir paisiblement.

Un soir, à la Communale, dans les canapés défoncés du salon, nous nous racontons notre enfance. Celle de Mathis était enchantée. « Pendant les vacances, avec les autres du village, on passait notre temps à explorer les forêts. Ma mère veillait à ce que je passe le plus de temps possible avec les bêtes dont elle s'occupait : poules, chèvres et quelques vaches. Ça me faisait chier, la plupart du temps, mais quand j'y repense... »

Je n'ai jamais vu Mathis comme ça. Il est attendrissant quand il est ému. « Je l'aidais pour le fromage, on allait le vendre le dimanche matin au marché de Rostrenen.

– Tu ne connais pas ta chance, mon vieux. T’aurais pu aller à l’école dans un truc comme la Communale, l’usine, quoi.

– Ouais, la chance... Mais quand tu deviens adolescent, et que tu comprends qu’il existe un autre monde, un monde où il y a des fêtes, des joints, du rap, et des filles, tu finis par ne penser qu’à ça.

– Je pense que j’aurais demandé à être en pension en ville, à ta place. J’ai fait deux ans d’internat, au lycée, c’était vraiment tranquille, dit Louis.

– Quand on est fils unique, on ne veut pas décevoir ses parents, on ne peut pas leur dire que leur mode de vie n’est pas adapté. Et puis je voulais faire la fête et faire l’amour, je pouvais bien attendre un peu, pour ça.

– On ne peut pas attendre quand on a seize ans. Surtout pas pour ça.

– J’ai attendu, et quand j’ai eu dix-huit ans, je suis arrivé à la fac. Et tout a changé. »

Nous avons rarement des conversations de cet ordre. Tout est colonisé par le politique. Préparation, débat, débriefing... On parle beaucoup des autres, on commente. Et on parle rarement de soi. Ces moments sont privilégiés.

C’est drôle d’imaginer que le mode de vie de ses parents, à contre-courant, de résistance, de repli, d’entre-soi, l’avait protégé dans le nid douillet du Centre Bretagne. Un peu gêné de voir que nous nous intéressons à lui, Mathis continue :

« Il a fallu expliquer aux autres, ceux de la promo et de la cité universitaire, que je n’avais jamais joué aux cartes Pokémon, jamais eu de téléphone portable, jamais eu plus de trois amis, et que mes seules



expériences sexuelles étaient celles avec Damien, mon ami d'enfance. D'ailleurs, ce n'était pas terrible avec Damien. Quand je suis arrivé à Rennes, je me suis fait quelques potes. Putain, c'était dingue. La ville était à moi. J'ai déconné, le premier semestre, j'ai fait la fête comme personne. Je ne suis pas rentré à Trémargat avant les vacances de Noël. »

Mathis nous explique qu'il n'a presque plus de relations avec ses parents. Depuis qu'il est arrivé à la Communale, il ne les a pas contactés. Il reçoit toujours l'argent du loyer, mais comme il ne va plus en cours parce qu'il n'a plus le temps, il sent que ça ne va pas durer.

À la Communale, Mathis s'occupe de ce que nous appelons pompeusement les questions organisationnelles : il tient le planning de répartition des tâches ménagères, celui d'occupation des espaces du rez-de-chaussée, il rédige la lettre d'information, qui donne le programme du rez-de-chaussée et des invitations à des actions politiques, envoyée à une liste d'adresses e-mail qui s'allonge de jour en jour. Sur le toit, il a construit un enclos pour cinq poules qui passent leur temps à gratter les mousses. On les nourrit avec nos restes alimentaires et il y a tellement d'œufs qu'on les met à disposition des visiteurs, sous le préau. Mathis semble enfantin, il a un physique d'adolescent, mais brille d'une intelligence pratique et positive qui nous rend tous admiratifs. Pourtant, lorsque je l'avais rencontré, il m'avait paru perdu, seul au monde, comme un chiot égaré qui cherche le regard de chaque passant.

Vers la fin du mois d'avril, nous partons pour Trémargat. Le camion de Yann, un fourgon aménagé,

n'a que deux places à l'avant. Louis et moi faisons donc le trajet allongé dans la capucine, au-dessus de la cabine. On regarde la route par la petite lucarne. Le bocage breton défile. Nos ombres dansent contre la paroi blanche. On chante, on se raconte des blagues, mais il y a un malaise. Ça fait quelque temps que j'évite d'être seul avec Louis. J'ai peur de m'énerver. Il s'en est rendu compte : « Tu ne m'aimes plus, Achille ?

– Louis...

– Trois semaines que tu m'adresses plus la parole... Je ne rêve pas, quand même ? Tu ne viens à la récup' que si Mathis vient avec nous. Franchement Achille, je sais que je suis chiant, que je prends beaucoup de place, mais merde, laisse-moi changer.

– Je te vois changer, je vois bien que tu fais des efforts. Je t'évite pour ne pas m'énerver contre toi. Je ne maîtrise pas. Je t'aime trop pour te brusquer. Parce que je me connais, je vais te brusquer.

– Donc tu m'aimes ?

– Louis...

– Allez, Achille, dis-le !

– Je t'aime, t'es comme une peste de petit frère. »

Louis pousse un cri de joie, et se laisse déborder. Il me prend dans ses bras et me serre fort, et je lui rends son étreinte. Il me dit : « Moi aussi, tu sais. » Il a gagné.

On est excités de découvrir l'endroit où a grandi Mathis. Trémargat a une réputation de village hippie, de Larzac breton, où souffle un vent de liberté. Ce week-end, Mathis et d'autres jeunes du village organisent un festival de musique. Essentiellement dub, ce reggae auquel on semble avoir ajouté des vrombissements. Ce petit rassemblement, qui a commencé par

une fête dans une grange entre adolescents inexpérimentés est en passe de prendre une place importante dans la scène locale, et l'équipe d'organisation a gagné en expertise, et, naturellement, en ambition.

On a prévu de vendre des falafels. Ça permettra d'acheter quelques outils, et de réparer le camion, cet été. Yann est allé chercher les friteuses dans son ancienne colocation. Des énormes friteuses de restaurant. Mathis et Louis ont passé la journée d'hier à préparer la pâte. Il y en a des quantités industrielles. Pendant ce temps-là, je suis allé chez Super U voler cinq litres d'huile. J'ai pris un caddie, je suis allé chercher les bouteilles, et je suis simplement sorti par le portique « sans achats ». Plus c'est gros, plus ça passe. En trois minutes c'était réglé.

Les parents de Mathis vendent leurs petits fromages qui ressemblent à des tommes miniatures. Ils ont installé un stand, et Mathis est fier de nous les présenter. Quand il part s'occuper des branchements sur la scène, et que Yann a terminé d'installer nos friteuses, Olivier nous propose de visiter la ferme. Au bout d'un chemin, autrefois goudronné, une vieille bâtisse adossée à un surplomb rocheux. Plus loin, on voit une bergerie et un petit entrepôt pour stocker le foin. Dans le soleil couchant, Olivier, silencieux, pensif, nous montre la salle de traite et les cinq vaches qui paissent dans le pré, en contrebas. Puis il nous invite à entrer chez lui et nous nous demandons si, finalement, cette visite est tout à fait désintéressée. Yann et moi échangeons des regards inquiets, conscients que tout cela était prévu. Nous buvons quelques gorgées de l'alcool de prune d'Olivier, puis le silence retombe, et nous attendons qu'Olivier parle. Et il ne parle pas.

Louis demande : « Olivier, est-ce que tout va bien ?  
– Écoutez, avec Sandra, nous sommes très inquiets. Nous avons retourné le problème dans tous les sens, et nous avons décidé de vous le demander à vous, puisqu'il ne nous dit rien, enfin rien d'intéressant, rien de concret. Cela fait trois ans qu'il a quitté la maison, oh je sais bien, il est majeur, il fait ce qu'il veut, mais ça nous fait de la peine, vous savez, qu'il ne nous donne jamais de nouvelles, qu'il ne revienne ici que pour son festival.  
– Qu'est-ce que vous nous demandez, exactement ?  
– Oh, eh bien, on peut commencer par où il vit, comment paye-t-il son loyer, sa nourriture, et qu'est-ce qu'il fait de ses journées, parce que nous avons reçu des dizaines de courriers de la fac, pour absentéisme et défaut de paiement des frais de scolarité. Enfin, comprenez-nous, on aurait fait autrement si on avait pu, bien sûr ce n'est pas l'idéal, de demander aux amis de cafter, mais les choses sont peut-être graves. »

C'est émouvant, et ça me renvoie à la relation que j'ai avec mes propres parents, et j'ai envie de les aider, de leur dire que tout va bien, que la Communale est un endroit extraordinaire, et qu'on n'a pas d'argent mais qu'on se débrouille sans, et qu'on vit nos meilleures années, et qu'il ne faut pas s'inquiéter, mais Yann se lève, et vide son petit verre de prune. Il dit à Olivier qu'il comprend tout ce qu'il vient de dire, que c'est très touchant, mais que nous demander de dire ce que Mathis n'a pas envie de dire, c'est vache, enfin, même salaud de sa part de nous utiliser comme ça. Allez, venez, les gars, on retourne au stand. Ni Louis ni moi n'ajoutons quelque chose, parce que nous savons qu'il a raison, et nous sommes fiers de Yann, qui a su résister à la torture psychologique, et nous rigolons sur le retour, d'un rire nerveux aux relents de prune.

Yann a démarré les friteuses. Louis et moi utilisons une cuiller à glace pour former des boules que nous déposons dans l'huile bouillante. Louis est surexcité, et sa bonne humeur est communicative. Nous ne voyons pas Mathis de la soirée, il s'occupe de la sonorisation. De temps en temps, je me hisse dans la capucine où j'ai caché un petit sachet en plastique. Je me fais une ligne ou deux. J'essaie d'être discret, personne ne comprendrait. Vers une heure du matin, alors que nous rangeons le matériel, Louis, passablement ivre, s'arrête, pensif.

« On en parle à Mathis ?

– De son père ou de la musique merdique ? se moque Yann. Ses yeux brillent, il doit être saoul aussi.

– Je pense qu'on ne lui apprendra rien si on lui en parle, dis-je. Il doit bien savoir que ça fait de la peine à ses parents.

– Je ne me vois pas lui cacher ça, rétorque Louis.

– OK, je lui dirai sur le chemin du retour, dit Yann. »

\*\*\*

Martin a préparé un texte pour nous présenter la cible. Le matin du deuxième jour à Toulouse, il nous le lit, alors qu'un garçon sert du café dans des tasses à l'effigie des films de Walt Disney : « À la fin, c'est toujours le marché qui l'emporte. Il n'a pas forcément moralement raison, mais il a factuellement raison. Le marché peut punir François Hollande d'être trop à gauche, peut agir comme un seul homme pour attaquer les positions françaises, peut affaiblir son économie, peut détruire les fleurons de son industrie en une demi-journée. Dans ce genre de cas, l'individualisme des traders s'efface au profit d'une stratégie globale qui

tient du réflexe de survie en tant qu'espèce. Et le bras armé de cette espèce, l'arme la plus puissante, celle capable d'entreprendre les offensives les plus destructrices, avec le plus fort impact, ce sont les agences de notations indépendantes. Il existe des dizaines de ces agences, elles fournissent en continu une analyse des acteurs économiques qui contractent des dettes pour évaluer leur capacité de remboursement. »

Martin tremble, je le vois au liquide noir qui s'agite dans le mug Aladin. « Je sais que certains d'entre vous connaissent le principe, mais j'ai besoin que tout le monde soit au même niveau d'information. Si l'entreprise, le groupe ou l'institution est fiable et ne présente aucun risque de faillite, l'agence lui accorde une bonne note. De cette bonne note découle logiquement une forte capacité à emprunter et ce, à des taux faibles. À l'inverse, si l'agence de notation considère que vous présentez un risque de faillite, elle vous attribue une note qui, à la manière d'un stigmate, vous relègue au ban des marchés dits sains, et vous impose des taux élevés, au nom de la prétendue prise de risque de l'investisseur. Ceux qui luttent contre les patrons se trompent d'ennemi. Le patron de bar ou le boulanger, ou même le directeur de supermarché n'est pas responsable de la fuite en avant néo-libérale. Le véritable ennemi, l'adversaire qu'il faut abattre, la cible, ce sont les agences de notations. »

Bianca prend des notes illisibles, et les autres écoutent, concentrés, le regard vague, et les choses se précisent. Les visages sont indéchiffrables. À quoi vont bien servir les notes de Bianca ? De toute façon, elle ne pourra pas les garder, nous ne devons pas avoir d'éléments compromettants sur nous. J'imagine qu'elle

s'occupe tout simplement les mains. Oscar, lui, a les yeux clos. Martin reprend : « Il y a trois grandes agences, dans le monde. Le Big 3 : Moody's, Standard & Poor's et Fitch. Les deux premières sont américaines, l'autre est basée à Londres. Sous couvert d'un service rendu aux investisseurs, elles sont les chiennes de garde d'un système qui s'autojustifie. Un jour, après la crise grecque, le secrétaire général de l'OCDE a dit : elles produisent des prophéties qui s'autoréalisent. Des prophéties : avec leurs notations, elles donnent des instructions aux investisseurs, elles prédisent la faillite de tel ou tel acteur économique, et fatalement cela se produit puisqu'engoncé dans des dettes hors de prix, dans l'impossibilité d'investir, l'État, l'Institution ou l'entreprise meurt à petit feu. Le Big 3 agit comme un seul homme lorsqu'il se sent menacé, par exemple lorsque la Grèce porte Tsipras au pouvoir, la note du pays est une nouvelle fois dégradée, et ce de manière parfaitement simultanée. Le Big 3 est donc l'ennemi. Et puisque nous sommes en guerre, nous allons détruire l'ennemi. Physiquement.

Certains anarchistes croient que le pouvoir à combattre réside exclusivement dans l'État, alors qu'il agit aussi à travers les structures. On peut détruire l'État, si on veut, mais on ne détruira rien de plus que la cabine vide d'un capitaine déchu. »

Lorsque Martin achève la lecture, il nous regarde, comme pour sonder notre capacité à aller jusqu'au bout. Pour l'instant, personne n'ose parler, tout le monde attend que les autres remplissent le vide. Bien entendu, l'objectif est énorme, suicidaire, pour certains, et il y a fort à parier que parmi nous, certains ont déjà renoncé. Cette foutue limite. Les mois passés à la Communale ont fait reculer ma limite, et l'expulsion et l'arrestation

de Yann l'ont littéralement fait sauter. Il n'y a plus de limite, il y a la rage. Désormais, je fais partie de ceux pour qui la limite est plus loin, et qui ne veulent pas s'encombrer de ceux qui ont des états d'âme.

Martin avait préparé son texte, et il en a probablement imaginé l'effet, il sait que la plupart d'entre nous n'ont pas prévu d'attaquer une cible si démesurée. À vrai dire, je crois que ni Bianca ni moi ne sommes vraiment surpris. Un attentat, voilà ce qui nous attend. Un attentat politique, des bombes, sans aucun doute, et une préparation minutieuse. Ce genre de choses, ça vous change une vie, pas vrai ? On ne peut pas faire sauter une agence de notation et rentrer chez soi pour aller s'enivrer à la Boîte noire.

\*\*\*

Pour faire la fête, en ce moment, il n'y a rien de mieux que la Boîte noire. C'est une ancienne galerie d'art dont il ne reste que les murs. Un gros bloc de béton brut, comme un blockhaus, qu'on a autrefois tenté de peindre en blanc, au bord de la rivière, dans une zone en attente de gentrification. La plupart des gens y vont à vélo, et au petit matin on voit des dizaines de bicyclettes attachées au moindre poteau, au moindre arbre, à la moindre barre de portail, tout est parsemé de vélos qui attendent leur propriétaire. On y entre tôt, parfois pour dîner, quand il fait beau. On y mange des plats véganes sans réelle saveur. Depuis la rue, on ne voit pas grand-chose, mais lorsqu'on a contourné la vieille maison, il y a la porte. On pénètre dans un dédale de couloirs et de salles dont l'attribution change sans cesse. Pas une seule fenêtre, et une lumière rouge constante, qui vous donne l'impression d'être ailleurs, et qui embellit les visages



des filles. En bas, il y a une grande salle au plafond bas, dans laquelle on a aménagé un bar et une piste de danse. Quand la Boîte noire a ouvert, personne ne se doutait qu'un tel lieu ait pu exister à Rennes. Il faut une sacrée organisation pour tenir un lieu pareil, ça veut dire beaucoup de responsabilités en cas d'accident.

Au début, on ne se lassait pas d'écouter du free jazz jusqu'à une heure du matin, jusqu'à ce que la salle soit bondée et que les prix deviennent fixes. Le prix libre ne fonctionne pas avec la viande saoule, crois-moi. Une heure du matin, c'est aussi l'heure où la musique s'énerve, et l'ambiance aussi. Un système son a été installé, récupéré d'un vieux bar, et on y passe de la techno ronronnante qui fait danser les corps, parfois jusqu'à midi. On se drogue, on avale quelques pilules ou on met une pincée de MDMA au fond d'un verre. Les nuits sont longues. On s'était donné le mot et tout ce que la ville compte de *freaks* a rappliqué, attiré par l'aventure d'une zone autonome temporaire, d'un lieu illégal dédié à la fête et à une certaine forme de débauche. Les toilettes sont toujours encombrées, et il faut attendre des heures alors les garçons pissent contre la vieille maison d'à côté, accompagnés par quelques filles qui ont acheté des pisse-debout. C'est la grande mode, les filles s'en fabriquent elles-mêmes avec des morceaux de plastique, puis les décorent, c'est devenu un jeu féminin dont le principal intérêt est qu'il exclut les garçons.

En haut, il n'y a pas de musique, juste quelques pièces déglinguées, pas très grandes, mais astucieusement agencées, comme dans un jeu vidéo. L'une d'elles s'appelle la bibliothèque, elle est meublée, dans l'air chargé de fumée et d'éclats de conversation, de grandes étagères dans lesquelles chacun peut déposer ou prendre

des livres, gratuitement. De grands sofas sont disposés et l'on s'y enfonce, rarement, en vérité, pour bouquiner, et plus fréquemment pour y fumer de l'herbe et faire connaissance. À la Boîte noire, on oublie son rôle. On se tient, cependant, il n'est pas question qu'il y ait de bagarre. Tout le monde a conscience que ça peut être fatal. Alors quand les esprits s'échauffent, il y a toujours quelqu'un pour séparer, pour raisonner, pour pacifier. Les soirées sont organisées par des personnes différentes. Elles servent à récolter de l'argent pour des causes politiques, et chacune des équipes invente une nouvelle manière d'utiliser l'espace. À chaque fois, c'est une fête de tous les diables, il y a des cracheurs de feu et des jongleurs dans la cour, des projections muettes sur les murs, des confettis, des déguisements, des baisers, de l'amour, et ce fichu sentiment d'urgence, qui rend tout historique. Là-bas, les gens perdent leurs habitudes consuméristes. Quand le dernier clap retentit, certains aident à ranger, d'autres à réveiller ceux qui se sont endormis. La Boîte noire n'appartient à personne, et mécaniquement elle finit par appartenir à tous, et chacun a sa part de responsabilité. Certains samedis, nous passons l'après-midi à y peindre des fresques surréalistes sur les murs. Nous peignons avec nos corps, nos mains, et Mathis peint avec un pinceau de chantier, par-dessus, des personnages oniriques et des paysages qui lui viennent comme ça. Moi j'écris avec de gros marqueurs de couleurs des phrases que j'ai vues écrites sur les vitrines et sur les murs :

*Mes condoléances pour les familles des vitrines.  
Ce n'est pas la manifestation qui déborde,  
c'est le débordement qui manifeste.  
Heureux les fêlés car ils laissent passer la lumière.*

À la Boîte noire, on nous appelle les communaux, et nous nous flattons nous-mêmes de ce surnom.

Un soir, vers minuit, alors que la salle du bas est pleine à craquer, et qu'un groupe joue des airs traditionnels bretons, Mathis, les yeux rouges, ivre mort, passe discrètement derrière le comptoir en palette, et prend avec lui la petite boîte en bois bleue. Personne ne s'en rend compte tout de suite. Mathis rentre seul à la Communale. Le lendemain, tous nos téléphones vibrent. Le même message nous demande si quelqu'un a vu la caisse. Cette histoire dure quelques jours, pendant lesquels nous pestons contre l'inconnu qui a fait le coup. Pour certains, c'est simplement l'œuvre des débiles de boissons, auxquels on n'échappe jamais quand on ouvre un lieu festif. Pour d'autres, en revanche, c'est un coup des flics en civil, qui veulent faire couler la Boîte noire sans même avoir besoin de l'évacuer. Je n'y crois pas, je vois mal des agents de la Bac mener ce type d'opérations, qui plus est sans aucune efficacité à court terme. Trois jours après la soirée du vol, alors que la vie a repris son cours et que nous préparons le dîner dans la cuisine, Mathis apparaît, le visage triste, dans la pièce. « Les gars, il faut que je vous dise. Regardez ce que j'ai trouvé. Elle était sous mon lit. J'ai dû la chourer samedi dernier, j'ai quelques flashes. » Avec un sourire gêné, il agite la boîte en bois bleue, et il y a un bruit de métal. Nous croyons d'abord à une blague, car Mathis ne se laisse jamais aller de cette manière, en tout cas jamais seul. Et puis il éclate en sanglot, probablement déçu par lui-même, et nous voilà en train de consoler Mathis alors que c'est lui qui a piqué la caisse. Parfois la culpabilité est plus importante que le préjudice.

Louis se moque gentiment : « Ne t'en fais pas, Mathis, t'es simplement en train de devenir un truand. Le naturel prend enfin le dessus ».

Je me demande comment il fait pour toujours savoir où appuyer là où ça fait mal.

« Achille vole dans les supermarchés, toi tu voles dans les fêtes de tes potes, voilà tout. »

Yann intervient : « Ça va, Louis, tu vois bien qu'il regrette. Mat, il faut rendre la caisse et s'excuser. C'est ce que je ferais à ta place. »

Le plus souvent, nous rentrons ensemble de la Boîte noire à la Communale. Nous sommes comme quatre *bikers* sur la route 66, sous les rayons du jour naissant. Parfois, l'un d'entre nous manque à l'appel et nous savons que l'absent est entre de bonnes mains. Nous sommes les rois du monde.

« Achille, on rentre, avec Mathis, tu viens ?

– Sérieusement ? Il est à peine deux heures !

– Je suis fatigué. Et Mathis part à la Zad demain matin.

– Je viens de me prendre une ligne.

– Tu prends encore cette merde ?

– Fais pas chier, Louis. C'est exceptionnel.

– Exceptionnellement, j'en veux bien une, alors.

– Tu n'es pas croyable. Suis-moi, on va dans la bibliothèque.

– J'envoie un message à Mat. »

Dans la bibliothèque, il y a Yann et une fille que je ne connais pas sur un canapé. Il a une main dans ses cheveux, et elle lui tient le bras. Je sais qu'on arrive au mauvais moment, mais la bibliothèque est le seul endroit tranquille pour prendre de la cocaïne. Et pour embrasser des filles. Visiblement, Yann a très envie

qu'on parte, mais Louis fait semblant de ne pas le remarquer et s'installe sur le canapé, avec un sourire. Sur la couverture d'un livre, je dépose une petite pyramide de poudre blanche. La fille a l'air à la fois intéressée et choquée. Yann soupire, puis sort de la pièce, bientôt suivi par la fille. Louis éclate d'un grand rire. C'est typiquement le genre de scène qu'il trouve drôle. Mathis arrive.

« Je te fais une ligne, Mathis ?

– Tu vas me proposer à chaque fois ?

– Il faut un début à tout, regarde, tu t'es mis à braquer les bars sur le tard, toi.

– Achille, t'es un fumier, dit-il en rigolant.

– D'ailleurs, dit Louis, qu'est-ce que t'as chouré ce soir ? T'as fait les poches des gens bourrés ?

– Allez vous faire foutre, tous les deux. Fais voir ta drogue, Achille. »

En bas, la musique est en train de passer un cap. On sent les basses sourdes. Je dessine trois grosses lignes, et je déchire une page au hasard dans une livre de BHL trouvé dans l'étagère. Nous prisons tous les trois, et nous restons une heure de plus.

Ce soir-là il fait sombre jusqu'au matin. La pluie tape presque horizontalement contre les murs, nous nous enfumons dans le ventre de la Boîte noire, et quelques dizaines de rigolos se sont donnés le mot pour braver la tempête au milieu de la semaine. Nous sommes cinquante, dans la Boîte noire, soixante, peut-être, et nous écoutons Tom conter, seul, sur la minuscule scène au fond du bar moite, livrer des histoires qui font parfois rire, parfois réfléchir, et qui, parfois, tombent à l'eau. C'est le rituel du jeudi, on s'assied sur les tapis épais et

poussiéreux et on sirote en silence, en écoutant Tom. C'est le troisième conte, et certains s'endorment. D'un coup, et sans que personne ne sache vraiment d'où ça vient, on entend crier : « Bleu Blanc Rouge, la France aux Français ! ». C'est une blague, je pense, et je me mets à rire en regardant Louis, hilare, et nous cherchons des yeux l'auteur de cette odieuse plaisanterie, le plaignant par avance de la rouste qu'il va prendre. Un mouvement brusque, au fond, c'est un grand type, gros, avec une veste en cuir, le crâne rasé, et des bottes militaires. En fait, ils sont quatre, bientôt ils font des saluts nazis en chantant la marseillaise. Les fascistes du secteur n'ont pas grand-chose à se mettre sous la dent, ces temps-ci. Il faut croire qu'ils ont trouvé bonne l'idée d'aller se coller une petite frayeur chez les gauchistes. D'acteur, Tom devient spectateur. Les choses se passent, soudainement, ailleurs, dans la pénombre. Quelques silhouettes se lèvent d'un seul coup, les poings se serrent, ceux qui veulent en découdre fondent vers l'entrée, là, dans l'embouchure, les fachos s'engouffrent déjà pour quitter les lieux, espérant sortir indemnes de la boîte, alors je cours à travers la pièce, un peu pour cogner, un peu pour regarder. Je rejoins les guerriers sur les marches. Je sais qu'ils ont un plan, et je n'ai rien entendu, j'arrive trop tard. L'un des gars, se précipite vers le bar, attrape un petit sac en cuir, je ne suis pas sûr de bien voir. Les choses se corsent, je me dis, parce que c'est sûr, il y a une arme dans la sacoche, quoi d'autre. Autour, dans le brouhaha, on réalise à peine ce qui vient de se passer, on comprend, on n'en croit pas ses yeux. On m'agrippe l'épaule, dans l'excitation je me débats. C'est Louis. N'y vas pas, je te jure, n'y vas pas. Là-haut, dehors, sur le parking, on se bat déjà, on fait ce que son instinct dicte, on se laisse aller, et je comprends Louis. Une stupide bagarre pour rien. C'est comme ça qu'est

mort Clément Méric, en 2013. Une stupide bagarre sans enjeu, tu veux mourir comme ça, Achille ? Mourir pour ses idées, ce n'est pas ça. Quelques minutes plus tard, tout est terminé, les fachos ont déserté.

Habituellement, c'est Yann qui nous signifie de rentrer sans lui, par un petit mot glissé discrètement. Yann baisouille à tout-va et il a un certain succès. Il n'est pas spécialement beau, ni spécialement talentueux, mais il a des attitudes qui font leur effet. Il raconte souvent que son grand frère, âgé de dix-neuf ans le jour de la chute du mur de Berlin, a immédiatement pris un billet d'avion pour voir de ses yeux ce qui se tramait, là-bas. Non pas pour voir telle ou telle pop-star chanter sur les ruines avec un blouson flanqué d'ampoules, plutôt pour voir comment ces jeunes, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest, qui étaient si différents se rencontreraient. Comment ceux qui avaient connu les musiques underground dans les clubs de Berlin-ouest feraient connaissance avec ceux qui ne les avaient entendues que grâce aux stations de radio. Comment danser ? Comment se comporter dans une boîte de nuit ? Vous prenez de la drogue ? Comment on fait ? Comment on se dit bonjour, on fait la queue combien de temps ? C'était ce qui fascinait le frère de Yann. Ce que Yann ne dit pas, enfin pas quand il drague, c'est que son frère, le 12 novembre 1989, alors qu'une forme de chaos régnait sur Berlin, s'est fait poignardé, et on l'a retrouvé mort au petit matin, dans la rue qui mène à l'UFO, ce club techno d'avant-garde. Étant données les circonstances, l'enquête n'a jamais abouti.

Yann collectionne les histoires avec des filles. Il aime qu'on l'aime et qu'on le désire. Très vite, il avait réussi à rendre malheureuses une bonne partie des filles de

notre tribu. Pour Yann, la séduction n'a d'intérêt que si c'est la première fois, et il consomme les parties de sexe et les partenaires autant qu'il s'interdit de consommer le reste. L'amour libre lui rend beaucoup de services. Sous le prétexte du polyamour, il s'affranchit de toute contrainte morale, jusqu'au manque de respect total. Mathilde est amoureuse de Yann, qui en a profité pour passer quelques nuits avec elle. Je crois qu'il avait de l'affection pour elle, mais il est rapidement passé à autre chose. Quand Yann ne rentre pas avec nous dormir à la Communale, Mathilde s'enivre à n'en plus pouvoir, de souffrance et de tristesse. Nous avons conseillé à Yann d'être discret, pour préserver Mathilde, et pour éviter aux gens d'être, un jour, obligés de prendre parti pour l'une ou l'autre, parce que ça ne manquerait pas d'arriver. Tout le monde trouve que Yann s'amuse un peu trop avec les filles et ne se préoccupe pas assez du mal qu'il peut causer autour de lui. Mais Yann est simplement incapable de faire durer les choses, il ne tombe jamais amoureux alors il lui est difficile de comprendre les gens qui le sont, il reste focalisé sur l'instant présent. Il s'agit d'une des contradictions de Yann, qui prône l'autogestion comme mode de vie mais aussi comme méthode d'organisation politique, qui implique pour fonctionner de se surveiller soi-même, de se comporter de manière à conserver l'harmonie des relations entre les gens. Dans son idéal autogestionnaire, la maîtrise de soi et l'écoute de l'autre sont un préalable, que lui-même ne remplit pas. Or Yann est celui qui parvient le mieux à verbaliser notre idéal, et il faut qu'il soit irréprochable. C'est lui qui rédige les tracts, il a un don pour impliquer le lecteur le moins concerné.

Yann pense qu'il n'y a pas de place dans la quête insurrectionnelle, pour l'attachement amoureux, pour



un couple conventionnel. Pas le temps, ce n'est pas la priorité, la priorité c'est la révolution. Si ce n'est pas ce qu'il pense, c'est ce qu'il laisse croire, et comme la révolution est intouchable, c'est un argument de poids. En amitié, il est d'une fidélité sans faille, et il en donne la preuve régulièrement. Mathis, Louis et moi savons que nous pouvons compter les uns sur les autres, et habiter ensemble, vivre le même quotidien, si proches et si impliqués, nous rend inséparables et je sais que la place que j'ai tant cherchée est là, parmi eux.

Peut-être par mimétisme, peut-être par conviction, je ne suis pas amoureux, moi non plus. Plutôt crever. Cependant, ce choix a moins de conséquences : baiser ne m'intéresse pas, en ce moment, alors je m'abstiens, pour pouvoir vivre autre chose, comme une authentique vie collective que rien ne vient empoisonner. Liberté totale. Et comme je ne donne d'espoir à personne, je ne déçois personne. Il n'y a rien de triste là-dedans, simplement d'autres occupations. Enfin, c'est ce que je me raconte.

\*\*\*

C'est l'histoire d'un homme qui se lève un matin, enfle sa robe de chambre, descend dans sa cuisine après avoir pissé, se prépare son petit déjeuner, un œuf et du fromage sur du pain de mie, un peu d'huile d'olive, il se brosse les dents, salue sa femme qui est toujours dans la chambre, et entre dans sa voiture. Quelques minutes pour atteindre la station-service et faire le plein. Dans le coffre, il y a un jerrican rouge. L'homme le remplit à ras bord. Encore quelques minutes, et l'homme et la voiture sont en rase campagne. L'homme coupe le contact, sort de sa voiture, attrape le jerrican, s'as-

perge d'essence et s'allume une cigarette. Les flammes ondulent sur les vêtements de l'homme, de légers sifflements viennent rompre le silence. Soudain, le feu se propage à la voiture qui s'enflamme elle aussi. Le père de Fanny a laissé sa famille sans père et sans voiture.

Quand Fanny a eu douze ans, son père s'est suicidé après de longs mois d'une souffrance silencieuse, âpre, honteuse. La fermeture de l'usine dans laquelle il était contremaître l'avait rendu fou. Les camarades du syndicat avaient été avec lui lorsqu'il avait fallu se défendre devant les juges. Mais comme la justice des bourgeois s'autodéfend, le père de Fanny avait été condamné à une peine de prison que le juge des libertés et de la détention avait aménagée en surveillance électronique. Le bracelet électronique pendant six mois, tout ça pour avoir perdu ses nerfs dans le bureau du patron, celui qui l'avait rendu complice de la promesse faite aux gars : ne vous inquiétez pas, si on accepte de passer à la semaine de 40 heures, ils ne fermeront pas l'usine. Faites-moi confiance. Six mois avec l'horrible bracelet fiché à la cheville. La cheville ouvrière. Les premières semaines avaient été difficiles : il fallait qu'il reste chez lui, lui qui avait passé sa vie à travailler. L'attente était insupportable. Son avocat avait fini par obtenir des horaires aménagés afin de lui permettre la recherche d'un nouvel emploi. Fanny regardait impuissante son père s'effondrer. Sombrier, ça voulait dire s'alcooliser, ne plus se raser, ne plus se laver, passer des journées entières en robe de chambre, et surtout, entraîner sa famille dans son sillage. Fanny était fille unique et avait bien compris que les choses ne seraient plus jamais comme avant. Le jour de sa mort, quelqu'un était venu chercher Fanny à la sortie du collège. On l'avait emmenée dans un foyer de l'autre côté de la rivière.

Elle y était restée deux semaines, sans savoir pourquoi. Fanny dit qu'elle n'a quasiment aucun souvenir de ces deux semaines à la charge de l'Aide sociale à l'enfance. Aucun, exceptée l'odeur des nuggets de poulets qu'il y avait tous les soirs à dîner, et les éducateurs qui savaient son histoire mais qui refusaient de lui dire la vérité. Quand sa mère revint la chercher, Fanny apprit ce qu'elle avait deviné : elle devrait se débrouiller seule, désormais. Lorsque sa mère avait appris pour monsieur et la voiture, elle était immédiatement entrée dans une telle crise de décompensation qu'il avait fallu l'interner aux urgences psychiatriques. Le juge des enfants avait alors demandé le placement administratif de la jeune Fanny. Madame avait fini par recouvrer ses esprits et la vie avait continué au domicile. Fanny n'avait pas pu assister à l'enterrement de son père.

À dix-sept ans, les manifestations contre le Contrat Première Embauche avaient explosé. C'était la première fois que Fanny entendait parler politique. Dans sa classe, certains parlaient de la violence de la lutte des classes et de ses expressions les plus concrètes, ce qui faisait évidemment écho à son histoire familiale. Chez elle, la vie était désenchantée, rythmée par les mornes habitudes et la nourriture industrielle. Sa mère avait dû s'arrêter de travailler sur la chaîne de la croissanterie. Ses épaules la faisaient souffrir après des années à aligner de petits morceaux de pâte sur un tapis roulant. La vie à la maison était triste, Fanny en voulait à sa mère de ne pas avoir davantage combattu pour ses droits, pour demander à la justice des réparations pour sa maladie professionnelle. Élisabeth ne pouvant plus fournir d'efforts, Fanny avait pris les choses en main. Élisabeth était l'une de ces ouvrières craintives et conservatrices, qui trouvent des excuses à leur patron,

qui justifient leur propre exploitation, qui votent pour le Front national, qui pensent que la rédemption germe dans le nationalisme, et qui se laissent séduire par le premier populiste qui passe.

Fille d'ouvrière et d'ouvrier, Fanny savait qu'elle devrait grimper davantage d'échelons que les autres pour maintenir la tête hors de l'eau. Elle se familiarisa avec les théories structuralistes et déterministes, découvrit Spinoza, et participa aux actions de blocage des lycées et des gares. Fanny était devenue une militante sans carte, comme beaucoup d'autres à cette époque-là, et une militante victorieuse, comme 4 millions d'autres jeunes à cette époque-là.

\*\*\*

À Rennes, les manifestations prennent une tournure inédite. Les choses se gâtent. Le centre-ville nous est interdit, les cortèges contre la Loi Travail le contournent, pour mieux en forcer l'entrée. Nous avons perdu le soutien des syndicalistes réformistes puisque nous cherchons le rapport de force avec le pouvoir. Notre manifestation est offensive. Sur notre passage, les vitrines des banques et les panneaux publicitaires sont soit décorés, soit détruits. Ceux qui restent, ceux qui résistent, sous leurs cagoules et dans les k-ways sombres n'ont jamais plus de trente ans. On commence à connaître les méthodes de la police. Elle cherche à nous séparer des manifestants syndiqués, inoffensifs, tant physiquement que symboliquement. Les préfets, le ministre de l'Intérieur, et les médiacrates, effrayés par notre menace nous présentent comme des casseurs sans idéal. Le Black Bloc descend dans la rue pour détruire aveuglément. Mais notre délinquance repose

sur des principes, nous nous attaquons à des symboles, nous exprimons une rage. Nous sommes de plus en plus nombreux à devenir des corbeaux, à masquer nos visages et à enfiler un sweatshirt sombre, pour ne pas être reconnaissables. Les plus jeunes prennent le plus de risques, ne se changent pas après avoir quitté le cortège, et bien souvent, ils sont interpellés violemment par les policiers de la Bac. Et il y a les étudiants, les précaires et les militants. En face, les flics sont mieux armés que nous, mieux équipés, nous finissons encerclés par les boucliers et les casques, et nous étouffons au sein de ce que nous avons fini par appeler des nasses, des prisons à ciel ouvert.

Je suis avec Louis et Mathis, et quelques centaines de personnes. C'est la fin d'une manifestation du mois de mai, il est dix-huit heures. L'atmosphère change. Dans le cortège, pas de slogans, pas de mégaphone, pas d'autocollant. C'est le moment où la nasse peut se refermer sur nous. Cette fois-ci, pas question de se faire prendre. Dans la rue qui mène au cinéma, les bataillons de CRS sont prêts, ils attendent les ordres. On se dirige vers la cible, en prenant quelques détours. Mathis a prévu de faire un peu de peinture, mais il ne faut pas qu'il se fasse prendre avec son sac plein de bombes.

La rue où se trouve le Medef est large, il y a un terre-plein central au milieu duquel il y a une haie. Je sais qu'on aura juste le temps de décorer la devanture avant que les flics débarquent, il va falloir être rapide. Lorsqu'on arrive, Mathis et quelques personnes que je ne connais pas passent à l'action. Ils décorent et saccagent, protégés par les autres. Personne ne doit savoir qui a fait quoi. Ça ne manque pas : des deux côtés de la

rue, les camions de flics se sont positionnés. La nasse se prépare. Je préviens Louis du danger. À son tour, il montre aux autres que nous serons bientôt piégés. D'un coup, on se masque le visage, on planque ce qui est compromettant dans la haie : cailloux, peinture, lunettes de piscine. Derrière les lignes de boucliers qui se rapprochent, il y a la Bac. Les salopards n'hésitent pas à te glisser des projectiles dans les poches quand ils t'interpellent. Ils n'ont pas de limite, ils sont dans l'autre camp. Aujourd'hui, ils filment. Une petite caméra, dans les mains d'un flic, en retrait. Il tente de faire des gros plans sur les visages. Dans un mouvement de panique, tout le monde s'écarte de la vitrine du Medef, et se rassemble au milieu, sur le terre-plein, de part et d'autre de la haie. Ils ne pourront pas nasser correctement puisqu'il y a la haie sur leur chemin. Et ce sera notre porte de sortie. Les boucliers continuent à avancer, projetant du gaz lacrymogène, et nos rangs se resserrent. Un coup de sifflet, les CRS s'arrêtent.

Nous avons tous en tête les « incidents » récents : Les tirs de flashball en plein visage, les coups aux manifestants menottés, les tirs tendus de grenades lacrymogènes, les interpellations collectives. Dans la nasse, nous chantons, parfois des heures entières, en attendant qu'elle s'ouvre. Ni eau ni nourriture. Enfermés en pleine rue. Ils ont pour unique intention de nous dissuader de revenir manifester.

Un des garçons prend les devants. Il nous fait signe de nous coller à la haie, et d'avancer vers la ligne des CRS, lentement. Tout ça se fait sans un mot. Il ne faut pas qu'on puisse identifier un meneur. On longe, en rang d'oignon. Mathis est derrière moi, il est sur le qui-vive. Nous sommes si proches de la haie que les

branches me griffent le visage. Les flics répliquent, une grenade explose en petits morceaux brûlants derrière nous. Quand nous sommes au contact des boucliers de plastique, quelqu'un, peut-être Louis, hurle. C'est le signal, nous poussons tous ensemble sous les jets des gazeuses. En quelques secondes, la ligne de flics cède et nous nous engouffrons dans la brèche. Tout le monde s'échappe. Il ne faut pas s'arrêter de courir, et rester groupés le plus longtemps possible. Les premiers bifurquent à droite, et nous les suivons vers les halles. J'ai perdu Louis des yeux, mais Mathis est toujours derrière moi. Nous courrons comme des dingues, sans savoir si nous sommes poursuivis. Arrivés à une station de métro, certains entrent dans l'ascenseur, d'autres se ruent dans les escaliers. Quelques secondes plus tard, avec Mathis, dans un angle mort des caméras de surveillance, nous nous changeons, et rangeons nos sweats à capuche noirs au fond du sac de Mathis. Nous nous fondons dans la foule qui attend le métro. Les corbeaux disparaissent. C'est terminé. Pas de nouvelles de Louis, il a dû rentrer directement à la Communale.

Lorsqu'on arrive à la Communale, Louis n'y est pas. Le lendemain matin non plus. Vers midi, j'entends des pas dans l'escalier. Il boîte, et son œil gauche est entouré de sang séché. Il dit : « Je me suis fait choper. La Bac nous attendait derrière les halles. Ils en ont pris quelques-uns. J'ai passé la nuit en garde à vue. Ils m'ont tabassé.

- Oh Louis, sérieusement ? Tu as vu dans quel état ils t'ont mis ! Quelle bande de...
- Ça va, Achille, j'ai juste besoin de dormir.
- T'as vu un avocat ? T'avais le numéro d'urgence ?
- Je l'avais écrit sur mon bras. J'ai évité la comparution immédiate. Mais je vais être convoqué.

- Pour peinture ?
- Rébellion et outrage, dit-il avec un sourire cynique.
- Classique. Va dormir, je t'apporte une tisane. »

Plus tard, Yann et Mathis rentrent et je leur explique ce qu'il s'est passé. Yann s'assied sur un fauteuil, silencieux. Mathis est fou de rage. « Ils vont gagner, c'est en train de fonctionner, leur putain de machine à intimider. »

Mais de toute évidence, cela ne fonctionne pas. À Paris, à Toulouse ou à Rennes, nous sommes toujours plus nombreux à choisir la méthode radicale, et aux journaux qui minimisent systématiquement notre importance, nous répondons avec ironie qu'en marge des dernières manifestations, des individus marchaient calmement derrière des camions. Une esthétique est en train de naître, et les graffitis sont créatifs et grisants :

*Ce n'est pas la manifestation qui déborde,  
c'est le débordement qui manifeste.*

*Retraite à 13 ans !*

*Aide la police, cogne-toi dessus.*

*Crame ton pays, tu lui dois bien ça.*

*Tu mangeras quand tu seras compétitif.*

La ville entière en est décorée. Nos actions ne vont pas beaucoup plus loin que ces provocations. Certains d'entre nous voient plus grand, plus ambitieux, plus fort. Le soir, lorsque nous rentrons à la Communale, dans l'odeur de nos vêtements imprégnés de fumée, j'ai un sentiment d'inachevé. Si les commerçants finissent par nous détester, si notre mode d'action est exclusif, s'il empêche une partie du peuple de nous rejoindre, c'est probablement parce que les attaques ciblées ne



sont pas une fin en soi. Pour mettre à terre un système, on ne se contente pas de casser des vitrines. Ça devient une guerre, non ? Et cette guerre, d'autres l'ont vécue avant nous, nous ne sommes pas les premiers. Il y a eu la Commune, les révolutions russes et mexicaines, la Guerre d'Espagne. Il y a eu Louise Michel, Bakounine, Baader, Bonot, Ravachol. Il y a une histoire de la lutte, et il est bon de la connaître.

C'est ainsi que nous avons organisé la venue d'un vétéran. Hans Jürgen, 65 ans, tout juste libéré de la prison de Francfort pour bonne conduite. Il y purgeait une peine pour avoir participé aux actions directes menées par la *Rote Armee Fraktion* jusqu'à la fin des années 1980. Nous avons prévenu quelques amis, et des dizaines de curieux ont rappliqué dans la grande salle de classe du rez-de-chaussée de la Communale. Ceux qui arrivent déposent leur téléphone dans la grande caisse en bois selon les instructions de Hans. Pas de téléphone, que des têtes connues, pas d'intrus, pas d'indic, pas de flic. C'est la cour des grands, maintenant, on ne joue plus. Dans la salle, il n'y a que des garçons, des gars que j'ai souvent vu dans les cortèges, quelques Zadistes ont aussi fait le déplacement, le mot a tourné. Hans ne donne pas du tout l'impression d'être un idéaliste, il est loin d'être un corbeau. Il est petit, bedonnant, vêtu d'un costume en tweed râpé, il semble tout droit sorti des années 1990. Après réflexion, c'est proche de la réalité. Il parle un français correct, teinté d'un accent bavarois qui lui fait transformer les b en p et les g en q. Il n'est pas le leader charismatique que nous imaginions. La prison et l'isolement l'ont brisé. À moins qu'il n'ait jamais été qu'un simple soldat.

Les rideaux sont tirés, certains sont assis sur des chaises d'école, d'autres sur des tables, et ceux qui sont arrivés les derniers, par terre. Hans est debout, dans la pénombre, il fait quelque pas le long du tableau, et il s'assied devant une table branlante. Dans un silence religieux, nous l'écoutons distiller la doctrine, proposer la propagande par le fait. « Comme compagnons, comme camarades, nous avons le devoir d'allumer partout les feux dans l'espoir que l'incendie se déclare et se répande. Nous ne voulons pas donner un avertissement, nous voulons mettre fin à la partie. Il ne suffit pas d'être radical dans la pensée, ni radical dans la méthode, il faut encore être radical dans le résultat. »

Les yeux des gars en noir sont humides, ils constatent que le conflit de générations qu'ils dénonçaient était factice, qu'il existe bien une filiation, quelque part. Cette filiation s'établit, nous parlons le même langage, nous voyons les choses de la même manière. Hans sermonne : nous pouvons nous amuser à loisir dans nos manifestations, mais il faut de l'action définitive, de la véritable prise de risque. Des cibles, il en existe beaucoup, il faut les chercher du côté du véritable pouvoir, celui de la finance, celui des possédants. C'est à la caste des possédants que nous devons nous attaquer, non plus aux vitrines, mais aux tours, aux *buildings*, aux patrons. « Si vous ne renversez pas le régime, vous le renforcez. »

Hans nous explique comment, avec ses camarades, il a organisé le mitraillage de l'ambassade américaine de Bohn en février 1991, participé au dépôt d'une bombe dans le siège d'une société de crédit au tiers-monde, et fomenté l'assassinat d'Alfred Herrausen, alors président de la Deutsche Bank, en 1989. Ces récits nous laissent sans voix. Avec les mots de Hans, ils deviennent réels,

ils deviennent sérieux, ils s'imposent à nous. Hans n'évoque pas les nombreuses autres actions préparées par la Raf, pour lesquelles il est toujours présumé innocent. Au bout d'une heure, il déclare la séance terminée, frappe une fois dans ses mains et boutonne son blazer. Il ne répond à aucune question, nous salue, et s'éclipse. Nous n'aurons plus jamais de contact avec Hans Jörgen. Pour certains, qui restent pensivement dans le couloir du rez-de-chaussée de la Communale, il devient évident qu'il faut, par héritage et par conviction, continuer le travail de Hans et de ses camarades.

\*\*\*

Autour de la table basse personne ne dit mot, Martin en profite pour nous expliquer les détails de l'opération : « L'agence Fitch Ratings est située dans les étages supérieurs d'un gratte-ciel de Londres. Formée par un méandre de la Tamise dans l'est de l'agglomération, la presqu'île qu'on nommait Isle of Dogs abrite de nombreux sièges de multinationales, construits le long des anciens docks qui ont été le principal centre portuaire de Londres. L'Île aux Chiens doit son nom au chenil d'Édouard III. Des dizaines de lévriers y furent élevés, pour la chasse et les courses. En 2015, un consortium qatari a acquis la majorité de Canary Wharf, le luxueux quartier d'affaires où Fitch Ratings s'est installé. Une partie de Londres appartient au Qatar. Privatiser l'espace public, c'est la preuve que ces gens-là sont capables de tout. »

Bianca a cessé de prendre des notes et je sais qu'elle cherche mon regard, qu'elle veut être sûre que nous en sommes, que j'en suis, comme elle. Cela ne fait aucun doute, nous avons tous les deux attendu ce moment,

celui de l'action magistrale, trop longtemps pour nous le laisser voler par la peur. Je regarde Bianca, et je lui rends son sourire d'excitation, elle plisse les yeux et nous sommes d'accord.

Martin continue son cours : « En 2015, Fitch était estimée à 6,5 milliards de dollars, soit le PIB de la Guinée la même année. Cette année-là, Marc Ladreit de Lacharrière, français, jusqu'alors propriétaire majoritaire, cédait ses parts au groupe américain Hearst, spécialisé dans les médias de masse.

Pourquoi est-elle la cible ? Pour deux raisons essentielles. La première est qu'en 2014, Fitch a de nouveau dégradé la note de la France, portant son appréciation de crédit à court terme de "haute qualité" à "qualité moyenne". Dans la foulée, Moody's et Standards and Poor's ont suivi, et la France est devenue artificiellement un pari jugé risqué pour les investisseurs. Il est difficile de connaître les conséquences directes de cette attaque, mais il est certain que les mesures d'économies qui se sont multipliées depuis doivent beaucoup à la perte du triple A.

La seconde raison est que son siège social ne se trouve pas aux États-Unis, où il est de plus en plus difficile d'entrer. »

Martin ne tremble plus, il s'est levé, et fait des allers-retours dans le salon, il est habité par son discours, qu'il connaît par cœur, et nous l'écoutons comme on écoutait Tom à la Boîte noire. Qu'il me paraît loin, ce temps de la Boîte noire, et de toutes ces choses. Je pense à Mathis et Louis. Où sont-ils ? Mathis a toujours eu envie d'aller marcher dans les Pyrénées. Ils sont sûrement en pleine randonnée sous le soleil. Ils continuent à vivre.

Soudain, Martin s'interrompt et nous regarde tous à nouveau. « Les agents de Fitch ont leur part de responsabilité dans la crise des *subprimes*, puisqu'ils ont, dans une complicité avec les concepteurs de ces crédits pourris, sous-évalué le risque contenu dans ces crédits, et accompagné de toute leur complaisance la titrisation de ces crédits. Achetez, je vous dis, c'est du bon, et tout le monde y croyait, puisque les gens de Fitch sont censés être les conseillers Fnac de la finance : ils s'y connaissent, on peut avoir confiance. Achetez, donc. Lorsque le marché de l'immobilier américain s'est retourné, Fitch a brusquement retiré sa confiance dans les émetteurs, faisant mine de découvrir les dangers des *subprimes*. Et tout s'est aggravé.

Jusque dans les années soixante-dix, les notations d'une agence s'achetaient. Vous pouviez, contre une poignée de dollars, connaître la signature de telle ou telle entité économique sur laquelle vous souhaitiez investir. C'était une sorte de *Paris Turf*, un gentil guide pour le capitaliste parfait. Et puis il y a eu un tournant, un retournement : les *ratings* s'éventaient de plus en plus vite et ce sont les émetteurs de crédits qui ont commencé à payer pour qu'on évalue leur signature. Quand on commence à payer ceux qui vous notent, et quand vous commencez à toucher de l'argent de la part de ceux que vous notez, votre modèle économique s'appelle le conflit d'intérêts. Près de la moitié des ressources de Fitch sont issues des notations sollicitées, autrement dit des commandes. C'est ainsi que ce qu'on a appelé le marché de la dette a décuplé son potentiel lucratif. Fitch doit sauter, et j'espère que nous en inspirerons d'autres pour le grand feu d'artifice. »

Après presque un an à la Communale, où j'ai été imbibé, sans m'en rendre compte, d'expressions toutes faites, j'ai digéré la doctrine. Et la doctrine me lasse. Quand on vit dans un groupe, on utilise son langage. En adopter les modes de communication, les tics de langage, c'est lui appartenir, alors quand on veut s'intégrer vite, on apprend des tournures de phrases presque par cœur. Anticapitaliste et décroissant. La justice des bourgeois. Vinci et son monde... Toutes ces choses me paraissent creuses, stéréotypées, sans intérêt. La doctrine, c'est pour ceux qui ne pensent pas.

Passer enfin à l'action remet les choses dans l'ordre des priorités.

\*\*\*

Lorsque j'ai rencontré Fanny, la Communale avait déjà huit mois d'existence. Elle n'était jamais venue, ni ici, ni à la Boîte noire, ni ailleurs. C'est le soir d'une longue journée de manifestation contre la Loi Travail. Nombre de militants ont été pris dans une nasse : à l'arrivée du cortège intersyndical, la police antiémeute a ceint la place. Impossible d'en sortir. Quelques centaines de manifestants sont restés enfermés dans le dispositif policier. La répression politique s'est abattue avec toute la violence dont on l'autorisait de faire usage. Plus de caméra de télévision, plus de micro, plus de photographe, plus de témoin, alors on frappe, on gaze, on arrête arbitrairement ceux qui seront les boucs émissaires, ceux qui viendront épaissir les rangs des prisonniers politiques qu'on accuse sans preuve, ceux qui cèderont aux pressions pour accepter la comparution immédiate, avec pour chantage la détention provisoire. S'il n'y a pas de preuve, il suffira d'un délit

d'outrage, ou de rébellion. Voilà à quoi tient la justice sous l'état d'urgence. Ce soir, quarante militants ont été arrêtés. Les flics les ont marqués avec des pistolets lanceurs de billes de peinture pour mieux les repérer au moment où la nasse s'est refermée. Oui, les policiers agissent en voyous, certains se déguisent en manifestant, arborent des autocollants syndicaux, pour mieux infiltrer les cortèges. La tension est systématique. Les gendarmes mobiles sont instrumentalisés pour provoquer, pour générer de la violence, qui sert le lendemain aux journaux sans honneur qui viennent, comme du bétail à la mangeoire, avaler sans mâcher la version officielle :

*« Les anarcho-autonomes parisiens sont passés à l'acte les 28 avril et 1<sup>er</sup> mai, faisant preuve d'agressivité et d'une violence jusqu'alors contenue. Certains d'entre eux se sont également engagés au sein de la commission infirmerie de Nuit debout pour s'assurer une présence continue sur la place de la République. »*

*« Aguerris aux tactiques de violence urbaine, très mobiles, ils parviennent à se fondre parmi les émeutiers tout en les encourageant à des déambulations sauvages en dehors de l'itinéraire prévu, au cours desquelles de nombreuses exactions sont commises. Cette stratégie a été éprouvée à plusieurs reprises ces dernières semaines à Paris, Rennes, Bordeaux et Grenoble. »*

*« Jouant sur l'ambiguïté de leur médiatisation décomplexée depuis l'affaire de Tarnac, ils étoffent leur projet politique en exploitant la contestation sociale en cours. »*

*« Le message insurrectionnel, habituellement cantonné à des sphères anarchistes qui méprisent les mobilisations*

*sociales, est aujourd'hui rendu audible grâce au réseau affinitaire Coupat.»*

Ces titres nous font rire. Nous en lisons sans nous lasser, sur les petits panneaux des marchands de journaux, et les articles sont du même acabit, c'est devenu un genre littéraire à part entière. Ils proposent une version fantasmée de la réalité dans l'unique but de justifier une répression féroce. La presse de droite, prise d'élan romanesque, imagine des alliances avec des groupes politiques organisés, ayant pour référence un ancien monde avec lequel ils n'ont visiblement pas conscience que nous avons rompu. Évidemment, ce traitement médiatique est bien plus dangereux que nous ne l'imaginons, et la guerre médiatique, à défaut de la gagner, il ne faut surtout pas la perdre.

Nous avons organisé une fête pour panser les plaies. Un groupe de musique entonne des chants révolutionnaires sous le préau de la Communale et une centaine de personnes reprennent les refrains, et nous regagnons en fierté communautaire de voir que même si elle a subi de lourdes pertes, la lutte brille encore du feu sacré. Le préau de la Communale est parfait, pour ce genre d'évènements : complètement muré là où il était jadis ouvert sur la cour, il nous permet d'accueillir, relativement discrètement, quelques centaines de personnes.

Nous nous sentons au soir d'une bataille épuisante. Il va falloir organiser la défense de nos camarades arrêtés et contre lesquels les charges seront suffisantes pour qu'un procès leur soit intenté. Et si, dans une insouciant ivresse, nous laissons la fête nous gagner, la pointe de la défaite n'en est pas moins là, profonde.



Certains visionnent les vidéos déjà mises en ligne. Nous regardons les affrontements de la journée. Une journaliste touchée par un flashball à Grenoble, deux jeunes passés à tabac par des agents de la Brigade anti-criminalité à Paris, des tirs tendus de grenades lacrymogènes dans les ruelles du vieux Rennes. Certaines images montrent des policiers asséner de grands coups de matraque télescopique à des manifestants à terre, masqués, mais désarmés. C'est devenu un rituel dont je ne sais quoi penser. Depuis le début du mouvement, Facebook est le déversoir de toutes ces vidéos tournées par des manifestants témoins de bavures. Avant même que les JT ne les diffusent, l'analyse est construite et débouche le plus généralement sur une haine du flic qui grandit, un esprit irrationnel de revanche. La prochaine fois on ne se laissera pas faire, on tiendra la place, et on sera mieux préparés. On les regarde jusqu'à la nausée. Certains appellent ça du *Riot Porn*. C'est vrai, c'est obscène, c'est parfois obsédant. Parfois, quand je m'endors, ce sont ces coups et blessures que je vois s'imprimer sur mes paupières. Ces images, ce sont les seules qui montrent ce que nous vivons vraiment lorsque les caméras des grands médias sont parties. Ces images, c'est notre JT, c'est ce qui nous rend plus forts. Grâce à elles, nous pouvons montrer les violences policières. J'entretiens un rapport étrange avec Facebook. Nous nous en servons comme d'un catalyseur de l'action militante, et il faut avouer que les réseaux sociaux augmentent notre capacité à nous rencontrer, et, plus généralement, notre capacité d'action. Quand on veut impulser un mouvement de contestation hors des structures établies, hors de syndicats, hors des partis, l'étincelle part souvent de Facebook, d'un partage d'information, et d'un lieu de rendez-vous. Bien entendu, utiliser Facebook a quelque chose d'ironique, puisqu'il

fait partie de l'ennemi, et que nous nous servons de leur support pour nous organiser, pour leur résister. Parfois, il faut trouver les ressources du système pour le combattre, retourner ses armes contre lui-même.

Fanny, elle, ne regarde pas les vidéos. Ce soir-là, elle vient pour la première fois à la Communale, et elle discute avec quelques-uns des habitués. Je l'ai remarquée. On remarque facilement les nouveaux. Elle parle avec un garçon du réseau.

Je me suis souvent retrouvé en présence de gens qui pensent la révolution toute proche, qui ont vu la ville frémir un instant, qui sentent dans les vibrations l'évidence du retournement imminent, inévitable, fatal. L'excitation monte dans les yeux de ceux qui espèrent, et elle empêche de voir qu'il y avait une autre issue, celle que prennent souvent les révolutions manquées, celles qui ratent, celles qui s'éteignent, celles dont plus personne ne se préoccupe au bout d'un certain temps, la majorité, en fait. Ces militants, convaincus de toutes leurs forces que le changement, le grand soir, est pour bientôt, ont rompu les liens qui les accrochaient au réel, leur parachute, leur ticket pour la vie dans la norme. Brûler, déchirer ce ticket, cela peut vouloir dire ne plus voir ceux qu'on ne veut plus voir, entrer dans une clandestinité sans retour, arrêter ses études, ne plus contacter sa famille, ne plus se cacher, puisque la fin est pour bientôt. Ces décisions se prennent quand on a le vent dans le dos, quand on sent que ça vient. Tu le sens pas, que ça vient, dis ? Pourquoi continuer à faire ce qu'on déteste faire puisque bientôt ce sera fini. Moi, bien entendu, je reste en retrait, je maintiens un poing levé, fermement vers le ciel, mais toujours, en permanence, j'ai l'autre main repliée soigneusement sur mon ticket

de sortie. Je ne veux pas prendre de décision irrévocable, je veux, craintivement, maintenir ouverte l'embouchure vers une vie bourgeoise, normée, dans le système. C'est également pour cette raison, pour le ticket de sortie, que je refusais la violence, au début, car elle me semblait être une impasse dans la révolution. Quand j'ai vu Fanny, j'ai su qu'elle avait cramé son ticket.

Fanny sort de quelques mois d'errance, de vagabondage, depuis que la Zad du Testet, en lutte contre le projet de barrage de Sivens, a été évacuée. La violence de l'opération policière nous a tous écoeurés, et nous nous sommes reprochés de ne pas être allés prêter main-forte aux copains, c'est un souvenir cuisant d'une presque défaite. Fanny cherche un endroit où passer quelques jours, le temps de s'installer plus durablement ailleurs en ville. La Communale dispose d'un dortoir pour les camarades de passage, au rez-de-chaussée. Elle reste plus longtemps que prévu, l'ambiance de la Communale semble lui plaire, et les cohabitants ne s'en plaignent pas. Dans les jours qui suivent, je ne me lasse pas de la compagnie de Fanny, qui amène avec elle une nouveauté excitante. Elle n'a aucune limite. Avec elle, tout va plus vite, plus loin. Lors des manifestations, elle crie plus fort, lors des fêtes, elle danse plus longtemps, lors des actions, elle est plus imaginative.

\*\*\*

Quand j'ai eu seize ans, mon père, qui travaillait dans l'automobile, qui vivait, comme il disait, une authentique aventure industrielle, a obtenu un poste important à Prague. Un poste qu'il ne pouvait pas refuser, seulement pour deux ans, vous comprenez, les enfants, c'est une chance unique de vivre ailleurs. Promis, on reviendra,

promis, un jour, on se réinstallera ici, d'ailleurs, on ne vend pas la maison, on va seulement la mettre en location. Prague. Je ne savais même pas quelle langue on parlait, là-bas. Après tout, c'était probablement le temps de l'aventure qui commençait, et j'ai suivi, forcé, et avec un optimisme résigné, mon père, ma mère dans cette nouvelle ville, où il fallait tout recommencer à zéro, se refaire des amis, et expérimenter la solitude. Mon frère avait eu dix-huit ans, et n'était pas parti avec nous, il avait commencé une école d'ingénieur à Lyon. J'étais seul entre deux parents pris d'un enthousiasme puéril à l'idée d'aller construire des voitures en République Tchèque. Nous avions une grande maison dans un quartier riche, j'étais inscrit au lycée français, que tout le monde appelait le LFP, je suivais des cours avec des enfants de diplomates et de riches familles expatriées. Des heures de cours la journée, jusqu'à seize heures, puis des clubs, pour passer le temps : théâtre, sport, musique, danse... Le lycée disposait d'un grand nombre d'infrastructures, de grandes salles dédiées aux arts, et aux jeux. J'ai passé deux mois complètement seul, sans parler à personne. Les groupes étaient déjà constitués, les adolescents avaient quasiment grandi ensemble, dans la micro-France constituée par le lycée, le quartier des expatriés, les soirées mondaines à l'ambassade, et intégrer ce monde, quand on a seize ans, c'est à la fois révoltant et compliqué. Quand on a cinquante ans, en revanche, le microcosme n'attend que vous, vous entrez sans obstacle dans un biotope qui avait besoin d'air, besoin de sang neuf, et c'est ainsi que je n'ai pas vu mes parents pendant les premiers mois. Ils étaient impatients de se présenter vite et de faire bonne figure, de recevoir et d'aller à l'opéra, d'aller au cocktail de l'alliance française ou boire le thé chez la voisine. Le soir, à la recherche d'un monde inconnu,

dans une passive attente de jours nouveaux. J'ai connu l'ennui, dans les rues froides, apprenant la langue en lisant les panneaux, entrant dans les grands magasins par curiosité, et puis j'ai rencontré Kamil.

Je visitais les longues rues rectilignes de Zizkov, un quartier de l'est de Prague, aux façades taguées et aux bars animés. Une techno inconnue, bouleversante, émanait des boutiques et des voitures. Il ne faisait pas encore tellement froid, mais il faisait nuit tôt, et on sentait les longs mois mélancoliques de l'hiver s'installer, prendre leurs marques et imposer petit à petit la vie à l'intérieur, calfeutrée. Je n'avais pas d'argent sur moi, mais je suis entré dans l'un de ces bars. J'y ai trouvé une faune nouvelle, des gens dont je n'aurais pas su dire pourquoi ils me semblaient à la fois différents et semblables, une insaisissable nuance les rendait attirants. J'ai fait semblant de lire pendant quelques minutes, et puis un garçon est venu s'asseoir en face de moi, en posant deux grandes bières sur la table basse, sans rien dire, juste en me regardant, droit dans les yeux, fixement, avant de me tendre sa main et de dire : Kamil.

Kamil sortait tout juste de l'adolescence. Il portait une ample chemise blanche par-dessus laquelle il avait enfilé l'un de ces vieux manteaux soviétiques doublés de fourrure qui lui descendait jusqu'aux mollets. Son visage, jeune mais marqué, percé aux deux oreilles et à la lèvre inférieure m'inspirait la sympathie. Il regardait autour de lui avec un mélange de snobisme et d'amusement. Il parlait un excellent français, parce qu'il avait vécu deux ans à Paris avec sa mère, et il habitait Prague depuis cinq ans. Il venait de passer son bac, et semblait peu préoccupé par les études, mais davantage par la musique, la fête, et la nuit. Kamil avait des

allures d'aventurier, le genre de garçon à qui les choses arrivent, et qui fait arriver les choses. Voilà comment je suis devenu amoureux de Kamil. Dans les mois qui ont suivi, nous nous sommes vus presque tous les jours. L'école m'ennuyait, mais désormais je planais au-dessus de ces stupides gosses de riches et de leurs regards pleins de dédain. Kamil m'attendait, parfois, adossé contre le mur d'enceinte du LFP, se donnant des airs de mauvais garçon qui me faisaient rire. Alors nous allions dans des bars, dans des squats d'artistes, où Kamil me présentait, son bras autour de mes épaules, et nous étions une sorte de couple pas comme les autres, puisque les autres, ce n'étaient pas nous. Nous nous embrassions au milieu des pistes de danse des clubs techno le week-end, et nos mains exploraient nos corps. Nous nous aimions, je crois, d'un amour que je ne connaîtrais plus.

Un jour alors que nous longions les rues fleuries du quartier des expatriés, au petit matin, Kamil me demanda : « Dans un mois, tu seras en vacances, n'est-ce pas ?

– Après les épreuves, oui.

– Il y a une rivière que je connais, c'est magnifique. Une semaine, toi et moi, sur un canot.

– Tu as un canot ?

– Je suis plein de ressources, dit-il avec un sourire.

– Il faudrait que mes parents acceptent, ils ont prévu de rentrer en Bretagne.

– Tu as peut-être envie de revoir tes amis là-bas.

– Avec eux, ce ne sera jamais comme avant. Ils m'ont un peu oublié. Moi aussi, d'ailleurs. »

La Berounka coule au milieu d'une réserve naturelle, presque vierge, et parfaitement calme. Nous nous laissons couler, sur notre petit bateau, nus au soleil,

dormant sur les rives, à la belle étoile. Kamil connaissait le terrain pour l'avoir exploré de nombreuses fois avec son père, il pêchait des truites que nous faisons rôtir sur la braise de bois mort. Un soir, alors que nous étions enlacés près du foyer dans la pénombre, bien loin du LFP, ce foutu lycée français de Prague, bien loin du club théâtre, et des frites de la cantine, bien loin de ces foutus parents qui étaient devenus rien de plus que des mondains expatriés, Kamil sortit de sa poche un paquet de cigarettes, qu'il retourna et dont il sortit deux pilules rose fluo. C'était la première fois que je prenais de l'extasy.

« T'en as déjà pris ?

– T'en as déjà pris, toi, Kamil ?

– Une ou deux fois. Tu vas voir, tu seras encore plus amoureux. »

La première défonce est toujours la plus mémorable, les particules de bonheur, dont on a un stock quasiment sans limites sont larguées dans notre sang et on découvre la sensation de chaleur, de bien-être, on rugit et on se sent plein d'amour, et quand on touche la peau de l'autre et quand on l'embrasse, tout bourdonne. Nous nous sommes baignés et avons fait l'amour au petit matin, puis nous avons repris notre canoë.

La deuxième année à Prague fut plus lourde, plus sombre, plus métallique. Il n'y avait que Kamil et moi, le monde autour s'effaçait. La distance entre mes parents et moi augmentait encore et ils me faisaient l'impression d'inconnus sans intérêt. Il n'y avait que Kamil. Le week-end, nous sortions dans tout ce que Prague compte de lieux isolés du temps, où résonne une techno violente. Nous dansions en n'octroyant à

nos corps que quelques pauses durant lesquelles nous discussions, dans un tchèque que je maîtrisais de mieux en mieux, avec les autres membres de cette immense tribu venus s'oublier dans l'extasy et dans l'extase. On sniffait de la cocaïne sur les écrans de téléphones, on avalait des gélules et on dansait. Notre amour devenait plus intense. Le rythme n'était pas tenable, je n'allais presque plus au lycée, et lorsque j'y allais, je dormais en classe. Je n'avais plus de bonnes notes.

Les choses ont changé, brusquement. J'ai été envoyé dans un internat à Rennes, et j'ai dû dire adieu à Kamil et aux jours étranges de Prague. Bien sûr, nous nous écrivions, mais l'amour adolescent ne supporte pas la distance, et nous ne vivions plus côte à côte, alors ce qui nous rapprochait s'est peu à peu effacé, jusqu'à ce que nos lettres soient plus courtes, plus vides, plus automatiques, jusqu'à ce qu'elles n'aient plus de sens. J'ai arrêté d'être triste, et j'ai eu mon bac.

Parfois je repense à Kamil et je pleure.

\*\*\*

Il n'y a plus rien à manger à la Communale et c'est mon tour de remplir les placards. Je sais que Fanny déteste les rayonnages et les lumières blafardes des supermarchés, les clients vaguement animés par le désir de consommer toujours plus industriel, toujours moins sauvage, toujours plus calibré, comme ces légumes, disposés comme des bijoux sur des paniers en osier, singeant la garniture des paniers de récolte, et la constante odeur de concentration humaine, l'odeur du vide, l'odeur de ceux qui ne savent pas ce qu'ils mangent. En première année de sociologie, Fanny



était caissière au Carrefour Market. Quinze heures par semaines, debout derrière une caisse, avec un tablier vert. Ça c'était ce que les clients voyaient, mais il y avait la mise en rayon, tôt le matin, le ménage, et les inventaires. Elle gagnait 450 euros par mois, suffisamment pour ne pas avoir à demander de l'argent à sa mère pour ses études. Un jour de janvier, elle a expliqué à un vieux client, un habitué du magasin, que ce n'était pas la saison des aubergines, ni des courgettes, et qu'à son âge il devrait savoir que ces ersatz de légumes n'ont aucune valeur nutritive et qu'ils sont issus d'une agriculture polluante. Sans surprise, le lendemain, elle avait dû rendre son tablier vert. Depuis, Fanny n'était plus jamais entrée dans un supermarché. Ce jour-là, avec moi, c'est son grand retour. Nous arpentons les allées, tout en maugréant le mal qu'on pense de l'enseigne, du système et de son organisation, alors que nous remplissons notre caddie, bien sagement, comme tous les autres. Dans mes poches et dans mon sac à dos, je glisse du fromage des conserves de légume haut de gamme, du dentifrice sans que Fanny ne me voie. Je prépare un effet du tonnerre, et sur le chemin du retour je trépigne silencieusement d'impatience de l'impressionner quand je viderais mes poches.

Arrivé à la Communale, j'entasse mon butin sur la table de la cuisine, et à peine surprise, elle sort des poches de sa veste ample deux bouteilles de Saint-Emilion dont elle a, aussi soigneusement que discrètement, ôté les antivols.

\*\*\*

On avait proposé à mon père un poste à Shenzhen en Chine, et ma mère et lui étaient restés quatre ans

là-bas, se construisant une vie que j'imaginai encore pire que celle de Prague : résidence sécurisée dans un quartier privé, chauffeur, petit personnel, aucun contact avec la population locale. La simple idée de leur rendre visite m'écœurerait. Nous nous passions d'insipides coups de téléphone, au cours desquels je répétais toujours les mêmes mensonges par omission, oui, je mange bien, oui, j'apprends un tas de choses, oui, je m'en sors sans votre argent. Quand ils étaient revenus, après tout ce temps loin de la réalité, il leur a été difficile de se réhabituer au train de vie des gens normaux. La maison de Rennes était trop grande pour eux, ils l'ont vendue, et puisqu'ils n'avaient plus d'attaches, ils se sont installés à Levallois-Perret, dans l'attente ennuyeuse et terne d'un nouveau départ pour une communauté d'expatriés, qui était devenue, somme toute, la seule vie qui leur conviendrait désormais.

Parfois je retrouvais mon frère, dans d'absurdes dîners à Paris afin de mimer la famille idéale dont mes parents pensaient toujours faire partie, et c'étaient de longs moments pendant lesquels je serrais les dents, et encore davantage lorsque ma mère évoquait, et ça ne manquait jamais, Prague et Kamil, qui avait pourtant l'air si gentil, et qui m'avait entraîné dans sa spirale toxicomane. Tu as des nouvelles de lui, Achille ? Tu sais, je ne voulais plus que tu le voies, mais maintenant tu es adulte, tu fais ce que tu veux. J'aimerais bien savoir ce que ce garçon est devenu. C'était ton très bon ami, c'est rare ces choses-là, c'est rare, et c'est précieux. Ça ne manquait jamais, j'écrasais en silence, avec le dos de ma fourchette, les légumes dans mon assiette, pour passer mes nerfs, parce que je ne pouvais raisonnablement pas faire ce que j'avais toujours voulu faire, exploser, leur hurler que leur vie dans les nuages

leur avait fait perdre pied, qu'ils n'avaient pas vu que j'étais fou amoureux de Kamil parce qu'ils étaient trop occupés à se bâfrer de petits fours à tous les cocktails de la ville, de cette foutue ville à travers laquelle ils ne se déplaçaient jamais sans GPS, et qu'avec leur idée sordide de m'envoyer dans un pensionnat, j'avais effectivement perdu l'amour de ma vie. Je ne disais pas ça, parce qu'il aurait fallu revenir au début, leur expliquer qu'à Prague, contrairement à ce que je leur avais toujours dit, j'avais pris des pilules, j'avais dansé du vendredi au dimanche soir, j'avais effectivement participé à des soirées qui s'étaient révélées être manifestement des soirées pour adultes.

Leur dire tout ça aurait été malhonnête, parce que malgré eux, ce départ m'avait sauvé d'une destruction certaine, et contre-productive, parce que je savais, au fond de moi, que même si nous nous donnions la sensation de l'être, nous n'étions plus une famille, et nous n'étions même plus du même monde. Ma famille, c'est la Communale, désormais.

\*\*\*

J'avais besoin de penser à quelqu'un le matin, j'avais besoin de revivre un amour comme à Prague, pour épaissir la vie, parce que les convictions ne suffisent pas. On peut peut-être consacrer sa vie à Dieu, si on y croit, et rester chaste pour lui, mais on ne reste pas chaste pour la révolution, c'est trop bête. D'ailleurs la révolution ne l'exige pas. Mathis et Louis me faisaient régulièrement des remarques, pourquoi tu n'es jamais accompagné, Achille, regarde-nous, regarde Yann, il faut s'amuser un peu, de temps en temps, laisse-toi aller, cherche, regarde autour de toi. J'avais un discours

tout prêt, un argumentaire à base d'autojustifications, je n'ai pas besoin d'autre amour, puisque je vous ai vous, puisque j'ai cette vie, l'amour comme vous l'entendez ne m'intéresse pas. Mais c'était de moins en moins vrai, ils commençaient à faire mouche. Je ne me réveillais pas en pensant à la Communale, je ne me masturbais pas en pensant à la révolution, et je ne couchais avec personne, et ça a fini par me travailler.

Nous sommes allés passer un week-end ensoleillé au bord d'un lac près de Nantes. Plusieurs centaines de personnes s'étaient rassemblées dans un ancien parc de golf pour faire une fête comme je les aimais : longue, intense, épicée. Notre recette de falafel avait marché à Trémargat, alors nous pouvions joindre l'utile à l'agréable.

De ces escapades, je ne me lassais jamais, et elles me rappelaient honteusement les lignes que j'avais lues dans les mémoires d'un jeune nazi de 1934 : *Nous sortions toujours à cinq ou dix, nous ne craignons rien, ni personne, l'idée d'appartenir à un clan nous plaisait, et si nous étions menacés, nous réagissions pour protéger les membres de notre deuxième famille.* Cette envie d'appartenir ne nous appartenait pas, elle était aussi le ciment des groupuscules que nous combattions. Nous agissions comme eux, à la réflexion. Une meute, avec laquelle on peut tout se permettre, à l'intérieur de laquelle on est totalement en liberté, on peut se laisser faire, on peut fermer les yeux et avoir confiance, on se serre dans les bras souvent, on se manque quand on est séparés, on existe, on vit, on fonctionne, et on est organisé. Rien de tout cela n'existait avant la Communale, alors il faut comprendre pourquoi je n'avais pas envie de la perdre.

En fin d'après-midi, un garçon vient acheter quelques falafels. Il est joli, j'ai un frisson quand il me regarde. Je lui demande : « Tu es venu seul ? »

– Mes amis sont sur le parking.

– Je m'appelle Achille. Et voici Yann, Louis, et Mathis, mes colocataires.

– Jules. Ravi. Tu viens danser, Achille ? »

Dans les derniers rayons du soleil, j'achète deux cachets d'extasy, et je lui en propose un. Il s'appelle Jules, il habite Nantes, et c'est tout ce que je ne saurai jamais. Les pilules sont sacrément fortes, nous dansons déjà face-à-face, torses nus, devant les baffles sous le chapiteau, éclairés par des traits blancs et rouges. Au milieu de la foule, alors que le silence est retombé pendant le changement de plateau, Jules m'enlace, et je lui rends son étreinte, puis il glisse dans mon oreille : « Tu sais c'est la première fois que je fais ça, et je pense que je m'en fous. »

Cette nuit-là est la nôtre, et nous dansons jusqu'à ce qu'il ne fasse plus nuit, jusqu'au dernier clap, et alors nous marchons pour trouver l'endroit calme qu'il nous faut. C'est un coin de carte postale, un tapis d'humus sec, au pied d'un grand orme éclairé, sculpté de toute sa hauteur par le soleil rasant du matin. Un merle chante, juste au-dessus de nous. L'extasy colore tout ce que je vois, et j'ai la soudaine sensation que nous sommes là où nous devons être, qu'il n'y a pas d'erreur. Nous nous endormons, laissant nos corps évacuer les dernières molécules, détendant nos muscles un à un, chauffés par les rayons du printemps, lovés l'un contre l'autre. Vers dix heures, je l'embrasse, et je pars, le laissant dormir au milieu de la carte postale. Je ne reverrai jamais Jules.

Pendant les semaines qui suivent, il m'arrive de penser à lui, de me détester de ne pas lui avoir laissé de nom, ni de numéro. Jules m'a fait comprendre qu'il y avait autre chose. Jules a été une porte ouverte vers le dehors, vers un monde où l'on peut être amoureux, et un monde où la Communale ne prend pas toute la place. Un monde où le groupe n'étouffe plus, et je crois que c'est à cause de Jules que j'ai commencé à douter.

\*\*\*

Depuis quelques jours, nous faisons la fête comme des fous, avec Fanny. Nos nuits sont interminables. Le plus souvent, on s'enivre à la Boîte noire, on rencontre quelques inconnus, puis on va dans un appartement, ou dans un bar, tous les deux, ou à plusieurs, on danse, on prise, et on retourne retrouver les autres à la Boîte noire. Il y a une sorte de fraternité, avec Fanny. Elle n'a pas de filtre. Parfois quand elle déteste ce que quelqu'un dit, elle n'hésite pas, elle ferme les yeux et elle soupire. À chaque fois, j'explose de rire, de gêne et d'admiration. C'est devenu un jeu.

Nous avons un autre jeu : grimper le plus haut possible sur la façade des bâtiments et écrire un message avec le rouleau à peinture. Les nuits, pleins d'adrénaline et d'alcool, nous escaladons toujours plus loin, et le lendemain matin nous contemplons notre méfait depuis la rue.

Un soir, alors que nous rentrons après l'une de ces fêtes, Fanny me demande si Yann a quelqu'un dans sa vie. « Il y a tout le monde, et personne à la fois.

– Comment ça ? Quelle formule à la con !

– Yann, c'est un piège, ne te fais pas avoir.

- C'est ton ami, non ?
- C'est le meilleur, mais c'est un connard avec les filles.
- On ne peut pas être un connard avec toutes les filles. Il y en a sûrement qui inversent les rôles.
- Si tu me le demandes, c'est que tu sais que non. S'il te plait, Fanny, ne te fais pas avoir.
- Tu serais jaloux ?
- J'ai simplement besoin de t'admirer. Et je n'y arriverai pas si tu lui cèdes. »

Je suis un peu déçu qu'elle soit sensible au charme de Yann, je la croyais au-dessus de ça. Elle est à fleur de peau, elle est révoltée, elle mérite mieux.

Alors que nous marchons sur les pavés humides, et qu'il fait encore sombre, des éclats de voix interrompent notre conversation. Un couple se dispute, un peu plus loin. Le type à l'air complètement ivre, et il fait de grands gestes que sa copine essaie de contenir. Je comprends qu'elle veut le raccompagner et qu'il a l'alcool violent. Dans un geste calme, la fille pousse doucement le type pour qu'il avance. Soudain, le garçon décoche une gifle maladroite à sa copine, qui s'écroule sous le choc. Fanny devient dingue, elle fonce en courant vers le type et, dans son élan, s'abat de tout son poids sur son genou. On entend distinctement un craquement, juste avant un hurlement aigu. Ce n'est pas fini. Fanny s'approche du visage du gars, et le gifle en lui criant d'une voix surexcitée : « C'est la dernière fois de ta vie que tu frappes ta copine, compris ? » Elle n'écoute pas la réponse, me prends par la main, sans un regard pour la fille, et m'entraîne avec elle en courant.

- « Tu fais chier, parfois, Achille.
- Parce que je ne t'ai pas aidé ?

- Parce que tu ne m’aides jamais dans ce genre de coup.
- Tu n’as pas besoin, tu t’en sors sans problème.
- Mais tu ne prends jamais d’initiative, comme si tu suivais, tout le temps.
- Tu sais bien que ce n’est pas vrai.
- Achille, est-ce que tu peux me citer une fois où tu as décidé quelque chose seul ?
- Je n’ai pas envie de jouer à ça. T’es blessante, Fanny.
- Je ne voulais pas. »

\*\*\*

Alors que l’on ne cessait plus d’écrire sur la prétendue ultra-violence aveugle des manifestants, qui étaient censés être, pour une bonne partie, des étrangers, et qui n’hésitaient plus, selon leurs mots, à s’en prendre aux biens les plus sacrés de la république : les hôpitaux et les écoles, alors que nous étions la cible d’une stratégie gouvernementale visant à nous discréditer par nos méthodes alors que leur politique était largement désavouée par les sondages, à ce moment où naissait parmi nous une haine violente contre les médias, une femme frappa à la porte en début d’après-midi. Elle était journaliste.

« J’ai croisé un jeune homme à la dernière manifestation, les choses étaient en train de se gâter, et il m’a, sans imaginer qui j’étais, invitée à une fête le soir même. Je n’ai pas pu venir, mais j’aimerais rencontrer ce jeune homme à nouveau, il m’a dit qu’il habitait ici. Il s’appelle Louis. »

Je suis furieux contre Louis. Inviter la presse à la Communale est une idée à la con. Il faut la jouer discret, surtout pas de vagues, ce n’est pas le moment, si ça



se trouve nous sommes tous sous surveillance. Je réfléchis à toute vitesse, je sens le traquenard. Je la vois déjà qui regarde autour d'elle, qui épie au-dessus de mon épaule pour s'inviter dans la Communale. Elle a une quarantaine d'années, et elle a le type de la journaliste fouineuse, qui vous amadoue avec son humour sympathique pour mieux vous assassiner après, qui travestit la réalité pour lui donner des aspects plus sensationnels.

« Non, madame, vous ne pouvez pas entrer.

– Dites simplement à Louis que je suis là, il se souviendra de moi.

– Il n'est pas là.

– Ah oui ? Il est étudiant ? Il travaille ?

– Je ne vous donnerai pas d'information.

– Écoutez, j'ai rendez-vous avec Louis, laissez-moi l'attendre quelque part.

– Attendez-le dans la cour.

– Avec cette pluie ? »

Je regarde le ciel, une fine bruine m'oblige à la faire entrer. Je veux la comprendre. Je sais qu'elle tend des pièges à chacune de ses questions, mais je me crois capable de les déjouer, je me crois plus fort qu'elle, parce que je sais à quel jeu elle joue. Parfois les journalistes ne savent pas quelle cause ils servent et sous couvert d'un travail neutre et sans prisme, ils travaillent pour un système plus global qui les utilise. Un journaliste de 2016 ne peut plus être révolutionnaire qu'à la marge, retiré, car la presse de grande audience est la propriété des industriels, et si ce journaliste semble sympathiser avec les groupes en lutte, dans ses articles, il contrebalancera, presque automatiquement, le lendemain dans un nouvel article parlant des violences où des usagers des services en grève pris en otage. Mais je

me crois plus fort. Nous avons une technique d'anonymat commune, dans toutes les luttes. Nous nous appelons tous et toutes Camille. Cela fait rire certains journalistes, mais cela nous protège.

La journaliste s'appelle Aude, et elle travaille pour plusieurs journaux, dont Ouest-France. Je lui pose des questions sur son métier plutôt que de répondre aux siennes. Que vous demande-t-on de couvrir ? Quels sont les articles qui ont le plus de chances d'être en une ? Recoupez-vous les informations de la préfecture ? Les éditoriaux des journaux pour lesquels vous travaillez orientent-ils vos articles ? Avez-vous le sentiment de faire un métier politique ?

Elle ne note rien, c'est bon signe, elle répond, en buvant la tisane au thym que je nous ai préparée. Elle n'est pas du tout mal à l'aise, comme si tout cela était parfaitement naturel. Après tout, c'est son métier. J'attends Louis, qui doit revenir d'un moment à l'autre. Puis, je n'ai plus de questions, et elle commence les siennes. Les siennes sont admirablement bien formulées en ce qu'elles ne suggèrent rien, et qu'elles sont donc insoupçonnables. Elles sont aléatoirement ponctuées de relances encore plus évasives, et puisqu'elle ne note toujours rien sur le petit Moleskine noir, je pense que tout ça n'a aucune importance. Alors je parle, sans m'en rendre compte, et peut-être un peu pour l'impressionner, de la fin du capitalisme qui doit s'accompagner, nécessairement, de la fin de l'État, du moins de l'État en tant que tel, en ce qu'il contient de policier, d'asservissant, de faussement exogène, en ce qu'il est semblable à ce que d'aucuns appellent les Golems, qui sont des créatures conçues par les hommes qui ont fini par opprimer les hommes : Dieu, l'argent,

la marchandise, le capital, et enfin l'État. Je dis ma tentation de penser que puisque l'État fait preuve d'une violence inouïe pour se sauvegarder lui-même, qu'il convoque pour cela tout ce qui lui est possible d'utiliser à cette fin : la police, la justice, la morale, l'identité, la peur du fascisme, la prison, c'est qu'il doit craindre davantage qu'auparavant, et qu'il doit se sentir en danger, ce que nous devons prendre sans aucun doute comme une nouvelle encourageante.

Louis arrive. Il entre dans la cuisine et ne semble pas surpris de voir Aude.

« Ah, Louis, je peux te voir une minute ? Je l'entraîne dans le couloir et je ferme la porte. Je chuchote, en colère : t'es complètement malade d'inviter une journaliste ici ? Tu penses à quoi, sérieusement ? Elle travaille pour Ouest-Torche !

– Calme-toi, Achille. Tu ne penses pas que c'est l'occasion rêvée de dire qui on est, et pour quoi on lutte ?  
– T'es allumé, mon vieux.

– Arrête, Achille, avec ta condescendance. On ne peut pas rester qu'entre nous, il faut diffuser les idées. Il faut répondre à ce qu'on dit sur la violence en manif'.

– Mais on parle, on fait des tracts, on organise des réunions, mais là, un journal... Tu sais bien comme ils sont, ils vont déformer.

– Tu n'es pas obligé de rester, Achille. Moi je pense qu'il faut que l'envie de changement se répande, et que tous les moyens sont bons.

– Fais comme tu veux. Dis-lui que j'ai dû partir. »

Installé dans la pièce voisine de la cuisine, je n'entends que les réponses de Louis, qui explique longuement ce que nous faisons, à la Communale, comment

nous vivons, quels sont nos réseaux, les activités que nous hébergeons, les réunions, les soirées festives, le squat, la récupération, le vol, le prix libre, le politique, les choix de vie militants, et il tente de cartographier des réseaux de personnes, nos liens avec les syndicats et les partis politiques, nos références théoriques, il livre, derrière cette mince cloison de l'ancienne école, tous les détails de notre vie, avec l'idée naïve de donner envie, d'essaimer. Je l'entends égrainer sa vision des choses, selon laquelle ce mode de vie est avant tout un moyen d'arriver à l'accomplissement de soi. Au bonheur ? Oui c'est exactement ça, au bonheur personnel, à l'épanouissement. Derrière la cloison, je fulmine, parce que je ne suis pas d'accord, évidemment, puisque le mode de vie et le combat politique fait s'effacer l'intérêt individuel au profit de l'intérêt collectif. Petit à petit, et sans en avoir conscience, je découvre le fonctionnement de Louis, et cela questionne toutes les évidences. Est-ce qu'on se drogue ? Bien sûr que non, à part l'alcool il n'y a rien qui vous enchaîne plus que la drogue, et nous ne voulons pas dépendre de réseaux criminels. La vraie liberté, c'est une vie sans drogue. Non, juste l'alcool. Louis explique sa quête de la clairière ensoleillée où il pourrait, un beau jour de liberté, déposer ses bagages, et moi je réalise que je me suis lourdement trompé sur son compte, parce qu'il n'existe nulle part de clairière ensoleillée, qu'il n'existe que la lutte sans fin pour l'émancipation parce qu'elle n'est pas un état, mais un processus. Un processus par lequel si l'on cesse d'avancer, on recule, et je me sens stupide de constater seulement maintenant, après tant de mois de lutte à ses côtés, qu'il cherche une destination alors que je cherche un chemin. J'entends Louis se saisir de tout pour servir son discours, même du plus anecdotique. « Au Texas, il existe une chaîne payante qui

diffuse les images de la vidéosurveillance des milliers de kilomètres de mur sur la frontière mexicaine. Et les téléspectateurs peuvent prévenir les gardes-frontières s'ils voient une activité suspecte. Un simple coup de fil. Ils peuvent balancer un clandestin comme ça, vous vous rendez compte ? Et ils payent pour ça ! »

Aude finit par partir. Dans les jours qui suivent, je ne reparle pas à Louis de tout ce que j'ai entendu. Personne à la Communale ne sait qu'Aude, journaliste de Ouest-France, a bu de la tisane au thym chez nous.

Personne. Jusqu'au jour où Yann déboule hors de lui, alors que je répare mon vélo sous le hangar, au son de la petite radio de poche. Je le vois à sa démarche, il n'est pas dans son état normal. Il traverse la cour bétonnée avec ses airs des mauvais jours, ses tics nerveux et son pas mécanique. Yann est d'un naturel calme, d'une grande sérénité, qui lui donne des allures de vieux sage. Quand les gens comme ça sont énervés, ça se voit tout de suite, et c'est souvent pour une bonne raison, rien à voir avec ceux qui explosent parce que l'éponge traîne au fond de l'évier, humide et sale. Cet après-midi-là, Yann revient d'une escapade en solitaire comme il en fait tant et au sujet desquelles nous avons pris l'habitude de ne plus poser de question. Je ne l'ai pas vu depuis deux ou trois jours. Plus il avance, plus l'idée qu'il a su que nous avons invité une journaliste à la Communale progresse dans ma conscience. Dans sa main, il y a un exemplaire du journal Ouest-France, plié, froissé. Il arrive sous le préau, j'arrête de regonfler mon pneu, je me redresse, et je le regarde avec anxiété. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire, bordel de merde ? Quelqu'un a invité cette connasse ici ? » Il jette violemment le journal sur la table en attendant

que je réponde. Je ne réponds rien. Je saisis le journal et lis les premières lignes :

LA COMMUNALE, BASE ARRIÈRE DES ACTIONS VIO-  
LENTES D'UN MOUVEMENT SOCIAL

*Dans ce squat illégal qui sert de lieu de vie et de rassemblement à des militants anarchistes qui n'hésitent pas à verser dans la dégradation et l'atteinte aux biens, se fomentent et s'organisent les « actions » qui défigurent notre ville depuis maintenant des mois.*

S'ensuit un long article, avec une photo prise depuis la cour, où Aude raconte des jeunes à la dérive, en perte totale de repères et en voie de marginalisation, elle raconte un mode de vie sans valeur, parasitaire, où l'embrigadement idéologique est érigé en mode de communication. Tout l'article résonne comme une trahison que j'avais, au fond de moi, prévue. Yann se roule une cigarette en tremblant. Il ne sait pas qui est derrière tout ça, il ne sait pas, je peux donc lui cacher, je peux dire à Louis de se taire, et on pourrait faire comme si elle a eu un indic extérieur, et que personne n'est responsable de tout ça, personne d'ici en tout cas. Mais je ne peux pas lui mentir, il faut que je lui dise, que ce n'était pas mon idée, que je me suis fait piéger, et que c'est Louis qui lui a raconté toutes ces histoires en pensant que ça nous aiderait, qu'elle allait écrire un article plus intelligent, et que Louis, sans le savoir, nous a, j'en conviens, tous assis sur un baril de poudre. Je n'ai jamais menti à Yann. Alors je lui dis.

Le soir, nous nous réunissons, ceux qui vivent à la Communale, Yann, Louis, Mathis, moi et Fanny, qui a fini par être acceptée comme habitante durable. Pour Yann et Mathis, cet article est une catastrophe :

il annonce la fin de la Communale, la mairie ne laissera pas l'affaire sans suite, c'est comme une injonction à agir. D'ici quelques jours, c'est sûr, nous allons recevoir un courrier, ou un huissier va venir nous signifier un avis d'audience pour expulsion. La trêve hivernale est terminée, l'audience peut se tenir très vite, quand c'est politique, quand c'est sous les feux des projecteurs, ça va très vite ces choses-là. Nous allons perdre la Communale, c'est tout ce que nous avons gagné avec ce fichu article, idée à la con, je l'avais dit depuis le début. Nous devons trouver un autre endroit où habiter, et la Communale, les réunions, tout ce qui va avec, eh bien c'est terminé, mon vieux, voilà, le monde réel t'explose à la figure, tu ne t'y attendais pas hein ?

Le lendemain, un huissier vient effectivement nous signifier qu'une procédure d'expulsion est en cours, et qu'une audience aura lieu la semaine suivante. La semaine suivante. Je suis écoeuré. Pour moi, et pour tout ce qu'il se passait à la Communale, tout ce que nous avons réussi, collectivement, à inventer, toutes ces heureuses habitudes, celles dont on ne réalise l'importance qu'une fois qu'elles ont disparu, toutes ces situations, tous ces souvenirs, auxquels il va falloir trouver une nouvelle existence. Le caractère central de la Communale nous a donné le sentiment que nous étions invincibles, que nous étions suffisamment discrets pour exister à jamais, enfin, au moins le temps de profiter un peu. Huit mois, putain les vaches. Allez calmons-nous, dit Fanny, ça finit toujours par une expulsion un squat, ce n'est jamais définitif, qu'est-ce que vous croyez. Maintenant, ce qu'il faut faire, c'est fêter le départ, vous avez réussi à faire vivre un lieu comme ça pendant si longtemps, c'est déjà un exploit, alors il faut faire une fête.

Il ne reste plus qu'à l'organiser, cette fête de départ.

\*\*\*

Je me lève avant tout le monde pour réfléchir seul. Avec Bianca, nous dormons dans une chambre d'enfant, à même le sol. La maison est silencieuse, excepté quelques chants d'oiseaux qui filtrent par une fenêtre entrouverte. Martin ne nous a pas autorisés à aller sur la terrasse, de peur que les voisins nous voient, mais ce matin je m'en fiche. Quelques chaises en plastique entourent une table blanche tachée. Le soleil éclaire le petit jardin impeccable. La tente d'Oscar a disparu.

Bianca vient me rejoindre sur la terrasse, un café à la main. Elle est belle, même dans son jogging sale. Nous nous sourions.

« Tu es matinal, Bernard, et je sais que tu n'as pas beaucoup dormi. Tout va bien ?

– Je crois que j'ai entendu Oscar partir, cette nuit, dis-je en montrant l'endroit où il était installé.

– Il est parti ? Je pensais qu'il resterait plus longtemps, mais ça ne m'étonne pas vraiment. Peut-être est-ce simplement à cause de Martin.

– Martin est insupportable. Vivre isolé du monde est de plus en plus insupportable. Je crois que je faiblis, Fanny.

– Bianca, je m'appelle Bianca, dit-elle en me regardant dans les yeux, furieuse. Et tu ne peux pas faiblir. La Communale, c'est du passé, tu le sais bien. Tu dis toi-même qu'il n'y a rien de plus concret que l'action directe.

– Je sais, mais tu connais la nostalgie.

– Ne te laisse pas dominer par la nostalgie. »



Lorsque tout le monde est autour de la table, Martin nous présente un homme d'une soixantaine d'années : « Je ne connais pas le vrai nom de Pierre. Il vit dans la clandestinité depuis vingt ans, pour avoir participé à une série d'attentats en France et en Europe. »

Pierre nous explique pendant de très longues heures comment fabriquer des explosifs, où les placer, quels dispositifs de détonation utiliser. C'est très dérangent, de construire des explosifs, de planifier d'en utiliser, avec le climat qui règne dans le pays. Évidemment, c'est un saut dans le vide moral et éthique, surtout après le 13 novembre 2015. Personne n'y fait allusion, mais je sais que c'est dans toutes les têtes. Je sais que dans chacun des crânes qui écoutent les conseils de Pierre, se joue le dilemme de leur vie. Comment trouver la parade, celle qui fait accepter de faire exploser des bombes pour détruire, voire pour tuer ? C'est une guerre, certes, mais c'est une guerre où il n'y a pas de morts, du moins pas de morts directs. Bien sûr que si, Achille, il y a des morts directes, à cause du néo-libéralisme, ce sont les gens qui meurent de froid dans les rues, ce sont les famines politiques, ce sont les naufragés de la méditerranée, ce sont les morts des guerres d'Irak. Bien sûr que si, Achille, on a raison de faire sauter le cœur du système. Dans ces moments, parfois très courts, où le doute s'installe, je m'interroge : est-ce que l'enfant que j'étais serait fier du jeune homme que je suis ? Cette idée me ronge, et je ne trouve pas le réconfort de Fanny. Fanny est devenue intégralement Bianca, Fanny n'existe plus. Bianca ne me rend plus mes regards complices, les choses ont changé.

Peut-être que je suis trop faible pour cette action, peut être que je vais tout faire rater. Est-ce qu'Achille

serait fier de Bernard ? Et est-ce que mes amis, ceux de la Communale seraient fiers de moi ? Comme dans ce film, où la caméra se cache toujours à l'extérieur, alors que l'action se passe à l'intérieur et qu'on filme à travers les baies vitrées, mais qu'on a un son formidable, parce que les micros, eux, sont à l'intérieur. C'est exactement comme ça, la vie, en ce moment. Je vois les choses de très loin et je les entends de tout près.

Nous utiliserons le TATP. C'est un explosif puissant et facile à réaliser. Acide sulfurique, Acétone, Peroxyde. Pierre nous explique la théorie, et nous devons tout noter dans le détail, car il partira avant que nous ne cuisinions.

À la fin de la journée, pendant le dîner, Olivia nous explique qu'elle ne se sent pas prête, et qu'elle a choisi de partir. Nous ne sommes plus que six, et je sais que Salima va bientôt partir, elle aussi. L'après-midi a été éprouvante. Chaque départ me fait douter. Martin a tout prévu : ceux qui partent n'ont pas d'information suffisante pour empêcher ce que nous préparons.

\*\*\*

Pour la dernière soirée à la Communale, nous avons entreposé nos affaires chez Fanny, qui a trouvé une place dans un logement collectif. Toutes les pièces sont vides. Je n'ai pas eu le temps d'être triste. La Communale, dans son dernier souffle, rugit. On sent son âme se décoller doucement des murs, tandis que sous le préau, une fanfare fait danser les invités. En haut, un des DJ de la Boîte noire se prépare : de très grosses enceintes, un caisson de basse, c'est ici que tout va se jouer, quand les instruments se seront tus.

Lorsque l'alcool et les extasies auront fait leur effet, on s'abrutira, on s'oubliera sur le dancefloor. Tous les quatre, nous prisons ensemble une ligne de la coke que Louis a apportée, et dansons comme des fous au son des cuivres. Il y a plus de 150 personnes, c'est comme un anniversaire, comme une surprise-party. Fanny viendra plus tard, quand il fera nuit.

Yann a eu une idée : puisqu'ils nous virent de la Communale, on va tout prendre, et tout prendre, ça comprend le cuivre qu'il y a dans les murs. C'est le genre d'idées que Yann a lorsqu'il a trop bu. En temps normal personne ne l'aurait suivi, mais, alors que la techno fait trembler tout le bâtiment, nous défonçons les murs à la pioche et à la masse, à la recherche du métal précieux dont, Yann nous l'assure, nous allons tirer un très bon prix. En réalité, on se fout de l'argent, ce qui compte, c'est de tout péter, de ne rien laisser derrière nous, et puisqu'ils veulent démolir, pour construire une résidence, eh bien nous allons les aider, et vlan la cloison. Cette excitation rend Yann méconnaissable, il hurle, de rage, et frappe de toutes ses forces contre les parois, dans la poussière d'un plâtre vieilli. On doit lui dire de se calmer, qu'il peut blesser quelqu'un. Il sort prendre l'air. Je crois que quitter la Communale est un déchirement, davantage pour lui que pour nous, et j'en porte la douloureuse responsabilité.

Une heure plus tard, j'aperçois Yann. Il semble nerveux. Avec les autres, nous profitons de la potion magique qui coule dans nos veines, je n'ai pas envie de m'occuper des états d'âme des autres. Je sais que c'est triste de quitter la Communale, mais ce soir, il faut profiter. Alors que je discute avec un garçon, je regarde Yann du coin de l'œil. Il fait des allers-retours

entre le bar et le canapé dans lequel il s'affale, seul. C'est alors qu'à travers la fenêtre, je vois les lumières d'un gyrophare, dans la cour. Nous descendons à plusieurs. J'explique aux flics qui essaient de forcer la porte que nous sommes chez nous jusqu'à l'expulsion, et que nous avons parfaitement le droit de faire une fête si on a envie. Certains des invités insultent les flics à travers la porte, si bien que je ne comprends pas ce qu'ils disent. Dans un moment de silence, ils disent : « On va forcer la porte, on nous a signalé des dizaines de parebrises cassés dans la rue. On cherche un individu habillé en noir qui se dirigeait vers chez vous. Ouvrez ou on défonce la porte.

– Je n'en ai rien à cirer de votre individu, c'est chez nous, ici, vous ne pouvez pas entrer.

– État d'urgence, ça te dit quelque chose, petit con ? J'ai tous les droits. »

Pendant que nous tenons la porte, Louis court dire à Yann de sortir par la porte de derrière, Mathis prévient les invités de cacher ce qu'ils ont à cacher, parce qu'ils vont finir par entrer. Quelques secondes après, Yann arrive, visiblement ivre.

« Ouvre cette porte, Achille.

– Ils vont t'arrêter, laisse tomber, barre-toi en douce.

– Ouvre, je te dis. Pas question de gâcher la fête à cause de mes conneries.

– Hors de question, casse-toi ! »

Yann m'agrippe par le col et m'écarte brusquement de la porte, et l'ouvre.

Ils l'ont simplement embarqué. La fête est terminée. Tout est terminé.

Le lendemain, l'avocat me téléphone, il sort du commissariat où Yann est en garde à vue. Ils ont trouvé beaucoup de choses dans son dossier, ils l'ont chargé. Jets de pierres, incendies de voitures, émeutes et violences volontaires sur personne dépositaire de l'autorité publique, ça en plus de la rangée de bagnoles qu'il s'est fait, c'est loin d'être son jour de chance, il risque trois ans, il en fera probablement un, au minimum, et en attendant, préventive, et pas de parler jusqu'à l'audience.

Devant notre impuissance à aider Yann, qui s'est décidément fichu dans de sales draps, notre petite bande a brusquement éclaté. Alors que certains imaginent, pour rire, un plan d'évasion, avec des échelles et des cordes, Louis et Mathis sont partis voyager. Première étape : Marseille. T'es sûr que tu ne viens pas, Achille ? Allez quoi, faut te changer les idées, tu vas ronger ton frein, ici, ça ne sert à rien de rester pour l'instant, en plus tu ne sais même pas où crecher. Mais j'ai décliné, en leur disant que je les rejoindrais si j'en avais l'énergie, que le stop à trois, de toute façon, c'était perdu d'avance, et que si, je peux habiter chez Fanny, il y a une chambre libre, c'est juste à côté.

J'ai plongé dans une étrange mélancolie, une tristesse immense, sourde, vorace, celle qui vous aspire toute l'énergie vitale, comme le Black Dog. Je reste dans la maison de Fanny, allongé la plupart du temps, ne me levant que pour nourrir les poules et les oies et pour cuisiner. Les jours dégoulinent lentement, il fait un temps de chien. Je n'ai plus de contact avec personne, je ne réponds pas aux messages de mon père, qui me presse de lui donner des nouvelles. C'est au-dessus de mes forces. J'ai l'impression d'avoir perdu tout ce que j'aime.

Je pense à Kamil, j'essaie de deviner ce qu'il fait, ce qu'il est devenu. Fanny rentre parfois au milieu de la nuit, je ne sais pas ce qu'elle fait, mais lorsque nous nous croisons, elle affiche un sourire compréhensif pour me dire fermement de ne pas me laisser aller, que les choses finissent toujours par s'arranger. J'ai besoin d'une pause, peut-être même davantage qu'une pause. Je ne vais plus à la Zad, ni à la Boîte noire, je ne sais pas où sont Louis et Mathis, tout tourne au ralenti.

Un soir, Fanny m'emmène de force à une réunion de militants anticapitalistes. Rien de tel que la politique, me dit-elle, pour vous redonner du jus. C'est un tout petit bar, qui ne paye pas de mine, dans un quartier résidentiel, où il n'y a aucun autre commerce. Il est là, discret, avec la simple apparence d'un pavillon de banlieue. Quand je passe la porte, je découvre qu'il cache ce qui devait être un salon, transformé en salle de bar, et le long du mur, un comptoir. Au fond, une petite ouverture, barrée par un rideau de velours épais. Il y a quelques têtes connues, dans l'arrière-salle. Deux chiens se promènent parmi les jambes et les pieds de table. On boit de la mauvaise bière, on fume à la fenêtre, et on s'énerve, c'est la fin du mouvement social contre la Loi Travail et ça sent le roussi. Le combat semble déjà perdu. Alors on s'invective, on cherche les responsables, qui, bien entendu, sont ces connards d'anarchistes qui ont occupé l'espace médiatique en brisant des vitrines, et qui ont déplacé le débat sur le thème des violences policières, si je les tenais ces petits cons. Des vitrines, oui, on a pétié des vitrines, mais des vitrines de banques, pas n'importe lesquelles, et des panneaux publicitaires de JC Decaux, qui a censuré la campagne de Médecin du monde contre l'industrie pharmaceutique, pour ne pas se fâcher avec eux. Ce n'était pas aveugle, c'était

ciblé, et ceux qui disent le contraire sont des menteurs. Enfin quoi, tu veux la faire comment, ta révolution ? Tu veux faire des sit-in ? Tu crois que tes tracts suffiront ? Le ton monte, et l'atmosphère est moite : plus guère de bienveillance, il s'agit de recréer la division, là où l'ennemi commun l'avait fait disparaître, gommant pour un temps les tendances et les divergences. C'est le signal de la fin, non ? Le milieu militant est sur le point de redevenir une poudrière, chacun le sait, on va se trouver des ennemis dans son propre camp, on va regretter de s'être unis, ça sent le roussi.

Je jouis de voir qu'ici aussi, le point de tension, comme partout, c'est l'action violente. À l'heure du bilan, le débat n'est toujours pas réglé, et la question se reposera aux prochaines manifs, aux prochaines actions. Je prends la parole pour expliquer mon point de vue, un point de vue tout neuf, né de la rage de voir Yann menotté, de voir la Communale dissoute, de voir notre idéal maquillé dans les journaux : « Ce qui compte, c'est que le peuple puisse se défendre quand l'État viole ses droits, et si les modes d'action contre lui sont variés, c'est tant mieux, il ne faut pas nous tromper d'ennemi, notre ennemi, c'est toujours l'État policier, le néo-libéralisme et leur monde. Tous les moyens sont bons pour faire échouer l'oppression du peuple. » Personne n'applaudit, ce n'est pas le genre de la maison, mais je suis fier de moi, parce que je viens de faire éclore en moi une nouvelle manière de voir le monde, la dire à voix haute me permet de l'appivoiser, de la faire mienne.

La réunion se termine, et, alors que de petits groupes se forment, j'ai soudain la violente impression que tout cela ne sert à rien, qu'on peut bien parler tant

qu'on veut dans les arrière-salles des bistrots, il y aura toujours des menottes autour des poignets de Yann, il y aura toujours des Communale qu'on expulse. Tout cela me rend à la fois triste et plein de rage, rempli d'une émotion qui rougit mes yeux et qui me donne envie de cogner contre les murs, de rejoindre ceux qui ont choisi la violence comme mode opératoire politique. Peut-être qu'avec eux, je serais moins seul, me dis-je. Je sens que Fanny a dû passer par là, et je comprends mieux certaines choses.

Quelques jours plus tard, un type de cette réunion vient nous rendre visite chez Fanny. Je prépare un thé, nous nous asseyons autour de la petite table en formica de la cuisine. Le garçon ne dit pas son nom, simplement un surnom, une sorte de totem : Albatros. Albatros a une trentaine d'années, il me fait penser à Yann. Il nous fait une proposition : « Une action se prépare. De grande ampleur. Une action violente, peut-être meurtrière, un attentat, en somme. Ciblé, préparé, concerté. Ceux qui sont intéressés doivent rejoindre Toulouse dans trois semaines. Bien entendu, tout cela est absolument secret, il n'est pas question d'en parler à qui que ce soit, ni même d'évoquer le sujet entre vous par téléphone. Je vous laisse en discuter, je reviens vous voir dans quelques jours pour avoir votre réponse. »

C'est arrivé là, comme l'opportunité inespérée de joindre le geste à la parole. Comme la conséquence directe de la venue de Hans Jürgen, et de sa petite conférence improvisée. Albatros était probablement dans la salle, ce jour-là. Et comme d'autres, il s'est laissé tenter.

C'est tout réfléchi.



Eh oui, Achille, maintenant que tu t'es fâché avec tous tes amis, tous ceux qui n'étaient pas assez gauchistes, pas assez végétariens, pas assez révolutionnaires, pas assez ceci, pas assez cela, que tu as mis tous tes œufs dans le même panier, maintenant que la Communale c'est fini, cramé, tu te sens seul ? Il fallait peut-être y penser avant, Achille, parce qu'il est trop tard, désormais, il n'y a que toi. Enfin toi et Fanny. Fanny qui, tu le sais, a laissé son ticket de sortie lui glisser entre les doigts, et qui t'incite à faire de même, peut-être parce qu'elle se sent seule, elle aussi, et qu'elle veut avoir un camarade de dérive. Après tout, la dérive c'est l'aventure aussi.

La Communale, c'est terminé, c'est certain. Et tout ce qu'il va avec, les réunions, les actions, le mouvement, le réseau, tout ça doit changer. Je ne m'y retrouve plus. Même si nous étions tournés vers l'action, aucun de nos actes n'avait été réellement révolutionnaire. Nous vivions une vie heureuse, mais une vie sans ambition. La vraie ambition dans la révolution c'est la prise de risque.

Un soir, Fanny me dit : « Achille, est-ce que tu sais ce que ça implique ?

– J'ai une vague idée. C'est un engagement définitif, pas vrai ?

– Je crois bien. Et il faudra être discret, ne dire adieu à personne, ne dire à personne où nous allons. Je veux être sûre que tu sais ce que tu fais. Ce n'est pas un jeu, ce n'est pas un projet de week-end, c'est plus gros, c'est plus définitif, comme tu dis.

– Change de ton, je ne suis pas un gosse. Et tu sais très bien que je n'ai personne à qui dire adieu.

– Achille, moi j'ai attendu ce genre d'occasion presque toute ma vie. Toi, il y a moins d'un an, tu étais un gentil petit étudiant qui tractait pour l'Unef...

– Garde tes jugements, je sais ce que je fais. Ça a un sens, alors je le ferai. Nous partirons ensemble. »

Comme ça, sans autre raison, nous décidons tous les deux de tendre le pouce vers Toulouse. Je brûle mon ticket, et je souffle sur les cendres. De toute façon, j'allais finir par crever, ici, dans cet été si triste, sans odeur de crème solaire.

\*\*\*

Nous devons passer quelques jours isolés du reste du monde, pour finaliser les plans et nous réparer les tâches. Martin a choisi un mobil-home posé au fond d'une parcelle boisée, du côté de Lodève, la Chardonnière, l'endroit parfait pour une planque ou une cavale.

À la Chardonnière, Bianca et moi faisons davantage connaissance avec les autres, avec lesquels, par méfiance ou par confort, nous n'avons rien échangé jusqu'à présent. Nous devons vivre ensemble sans rien dire de nous. C'est plus long, plus difficile. On ne pose simplement pas de question, c'est comme ça. Les journées sont longues, nous avons peu à faire, et la chaleur du mobil-home nous aiguise les nerfs.

Ma seule occupation de la journée est de cuisiner nos provisions : des haricots, des pois cassés, des lentilles, et du riz. Tobias a posé des collets en bordure des bosquets, et parfois nous mangeons du lapin. Je cherche la solitude pour me préserver de la promesse. Des pulsions naissent et mes neurones entrent en éruption, quand je n'ai pas ces quelques heures pour moi, sans sollicitation, j'ai besoin, en somme,

de m'enfermer dans ma chambre, et quand je n'ai pas de chambre, comment faire ?

Martin est celui qui m'agace le plus : ses allures de petit chef lui vont de moins en moins bien, la carapace se fendille et je ne sais plus si j'ai vraiment confiance. Ses phrases sont gonflées de tics de langage qui deviennent obsédants. Dans sa bouche, tout est « cohérent », « pertinent » ou « déconnant ». À chaque fois qu'il utilise l'un de ces mots, j'ai envie de le frapper, je sens mon cœur qui bat et je transpire. Il m'énerve aussi parce que nous n'avons presque rien à faire, à la Chardonnière, j'ai l'impression de perdre mon temps. Je finis par détester Martin, mais je le supporte parce que la cause est juste, et que l'attente a un terme.

On forme tout de même une équipe. On va travailler ensemble, sur un coup de première importance, un coup qui fera la une des journaux. Bianca dit souvent qu'on forme une bonne équipe, mais cette bonne équipe, moi je ne la vois pas, je ne vois que des camarades de cellule, je ne vois que Bianca qui colore la réalité pour m'aider à passer le cap. Parfois, Bianca est une maman, mais parfois, la nuit, je sens qu'elle veut que nous fassions l'amour. On ne forme pas une bonne équipe, tu parles. Je passe mes journées à bouquiner en haut d'un arbre, je deviens fou, je ne sais plus quel jour nous sommes et je ne dors presque plus. La pression monte, bien entendu, on ne fait pas ce genre de coup sereinement, ça vous picote les neurones, ça vous tabasse, ça vous assomme, à longueur de temps.

La Chardonnière est un terrain vallonné d'un bon hectare. Une large prairie, tapissée d'une herbe grasse, où gisent quelques bouses des vaches qui paissent au

début de l'été. Au fond, en bas, un bosquet s'est niché autour d'une source d'eau claire, pour la boisson, la toilette, la lessive et la cuisine. Le mobil-home est installé sur des parpaings à l'ombre des quelques pins noirs, au pied desquels les aiguilles forment un tapis sombre et piquant. Tout autour, derrière d'épaisses haies, le désert du causse, à perte de vue et pas une seule maison. Un vent constant fait bruissier la végétation, et s'engouffre dans les passes, à l'assaut de tout ce qui tente de lui résister : buissons, plantules, roches et ancestraux refuges de pierre sèche.

Je n'ai apporté que quelques vêtements d'été, qui s'usent prématurément au contact de la brosse avec laquelle je les lave et qui me donnent froid lorsque le soleil se couche, lorsque le vent s'affaiblit, lorsque mon corps s'apaise.

Le soir, à la lumière de la lampe tempête, pour couvrir les crissemets entêtants des dizaines de cigales, nous chantons. Tobias joue de la guitare qu'il a trouvée dans un placard, nous entonnons des mélodies révolutionnaires, de celles que j'ai apprises à la Communale : *La Semaine sanglante*, *Je suis fils*, *Les Canuts*, Fanny chante à la tierce pour enrichir les harmonies. Parfois, Martin nous donne quelques détails supplémentaires sur le bâtiment, sur les endroits où placer les pains de TATP que nous allons préparer, sur l'heure à laquelle agir. Nous devons nous rendre à Londres séparément, par nos propres moyens, et, cela va sans dire, sans laisser de trace.

C'est la nuit. Le beau milieu de la nuit, je suis éveillé. Dans mon crâne ronflent des idées noires, comme lorsque j'avais pris trop de cocaïne, et que tout était

encore plus sombre. Je suis debout, et je sors du mobil-home, besoin de prendre l'air. La brise rafraîchit ma peau, même les cigales dorment, c'est un silence d'été, l'air a des parfums d'incendies. J'enfile les sandales de Bianca et je suis, dans l'obscurité, en caleçon, le sentier qui mène au ruisseau. Outre un violent orage le jour où nous nous sommes installés à la Chardonnière, il y a maintenant trois semaines, il n'a pas plu une seule goutte. Le ruisseau perd de sa vigueur de jour en jour. Un jour, il va simplement s'arrêter de couler, et tu l'auras dans l'os, Achille, toi et ta bande de terroristes. C'est une nuit de grande mélancolie. Lorsque je quitte la parcelle pour m'éloigner dans l'immensité des prairies du causse, je pleure, sans savoir vraiment pourquoi. Peut-être parce que je regrette, peut-être parce que j'aurais aimé terminer mes études et faire autre chose, parce que la Communale, ça peut revivre. Oh c'est certain, jamais comme à la belle époque, mais tout de même. Yann va prendre 6 mois fermes, 8 tout au plus, dont il ne fera que trois, peut-être même qu'il est déjà dehors, qui sait, à crêcher à droite, à gauche, sans nouvelles de ceux de la Communale, avec une injonction d'insertion, ou une connerie dans le genre. Haha, tu l'imagines, Yann, avec un bracelet électronique ? Non, vraiment, peut-être que je me suis laissé embarquer un peu vite dans cette histoire de bombe, il faut prendre du recul. La lune blanchit le paysage, le ciel est immense, il n'y a personne, je suis comme dans un rêve, les valons pâles me regardent, et petit à petit je redeviens maître de moi-même. On finit toujours par recouvrer ses esprits, par retoucher terre. Les pieds, sur terre.

Encore quelques détails à régler, quelques violons à accorder, et nous serons prêts, nous glisserons, comme des rats vers la ville, pour faire ce putain de feu

d'artifice, bon Dieu. Je suis certain que le jeu en vaut la chandelle, mais j'ai en moi le tiraillement sourd de la ridicule idée que ça puisse être une connerie, que ça puisse être inutile, de faire sauter Fitch Ratings. L'in-vraisemblable futur me donne simplement envie de me taire, seul, le regard tourné vers les rebonds de la terre, vers l'horizon.

Ce combat, dont j'ai épousé la cause si vite qu'elle est entrée dans mes veines et rampe en moi comme le feu d'une colère adolescente, tout cela tient du romantisme, je le sais bien, mais je ne peux pas vivre sans romance. Cette décision, ce feu d'artifice, c'est de notre époque, c'est la fin de *Fight Club*, c'est sur *Where is my mind* qu'exploseront les vitres de Fitch Ratings, c'est de notre époque, c'est sûr. Je ne le dis à personne, c'est simplement en moi, c'est mon carburant, et chacun a le sien. Le carburant de Fanny n'est pas difficile à deviner : s'il n'y avait pas eu le suicide de son père, elle aurait moins de sang dans les yeux, elle n'aurait pas ses airs d'apaches, elle n'aurait pas soif d'explosion.

Non, nous ne passons pas à l'action pour les mêmes raisons. Tobias et Julien ne parlent jamais de conception du monde, ils ne parlent que de technique, d'opérationnel, et de concret, comme si leur projet, leur motivation n'était pas habitée d'une idéologie particulière, comme s'il n'y avait aucune raison. Simplement un gros boum, et si insipide que cela puisse paraître, c'est la motivation des terroristes, en général : devenir quelqu'un d'important. Ils agissent en petit soldat, ils sont libérés des doutes. La cible pourrait être toute autre, peu importe, pourvu qu'il y ait des flammes, du bruit, et surtout un duplex de BFM TV. Tobias et Julien n'ont pas de vision du monde, ce sont des mercenaires.

Des mercenaires, dont le prix est la jouissance de faire partie d'un commando, d'avoir une mission, et peut-être même des talkies-walkies. Des mercenaires, et nous avons besoin d'eux.

Pour nous, faire sauter Fitch participe d'un objectif global, le feu d'artifice ne se suffit pas à lui-même. Je sais que ceux qui attendent, ceux qui rongent leur frein, tapis dans l'ombre, dans l'attente que les mauvais jours finissent, prêts à l'insurrection, comprendront le signal. Nous ne faisons qu'allumer la mèche, ébranler le système pour qu'il soit plus facile à mettre à bas. C'est simplement fragiliser l'édifice, simplement taper du poing sur la table. Peut-être que les marchés vont s'effondrer, qu'ils vont dévaluer toutes les valeurs, peut être que des traders auront la bonne idée de sauter par la fenêtre, comme en 1929, peut-être que les entreprises qui voudront licencier seront expropriées par leurs salariés qui feront tourner les boutiques tous seuls, peut-être, peut-être...

Peut-être aussi que ce sera le chaos, le néant. Peut-être que ce sera le Far West, la loi du plus fort, la loi du plus riche, qu'il faudra s'armer, qu'il y aura des pillages, des viols, des black-out comme dans une fin du monde de cinéma, du sang, une débâcle, des milices, des camps retranchés, des guerres féodales, un nouveau Moyen Âge. Ça, c'est ce qui s'annonce, si on écoute ceux pour qui l'État est indispensable.

Sans État, c'est la guerre, on lâche les chiens, c'est ça que vous voulez ? Non ? Alors restez bien sages, si vous voulez qu'on continue de vous défendre contre la nature humaine. La nature humaine, mais elle n'existe pas, imbécile. Le foutoir post-insurrectionnel, c'est

la soupe qu'on nous fait avaler pour éviter l'éruption. Mais ce foutoir-là, personne ne l'a jamais vu, c'est un fantôme, c'est une vue de l'esprit, tenez, après la Commune de Paris, après le soulèvement du peuple, pas de pillage, pas de bestialité dans le comportement des parisiens : « *Paris est un vrai paradis ! Point de police, point de sottise, point d'exaction d'aucune façon, point de dispute. Paris va tout seul comme sur des roulettes. Il faudrait pouvoir rester toujours comme cela. En un mot, c'est un vrai ravissement.* », disait Gustave Courbet à ses parents dans une lettre dont la lecture m'a fait devenir confiant sur l'après. Quand les hommes s'appartiennent, il ne faut pas douter de leur raison, il faut suspecter l'ancien régime d'allumer des incendies pour préparer son retour. Rassurez-vous, le peuple insurgé a une grande créativité pour organiser l'existence après l'insurrection, il n'y a pas de quoi avoir peur, vraiment. Quand nous aurons détruit Fitch, et que machinalement, par contagion, les flammes se répandront sur le reste, la vie sera meilleure, et nous ferons la révolution sans prendre le pouvoir.

La vraie question, c'est ce qu'il va m'arriver, à moi, à nous. C'est simplement ça. J'ai beau me répéter que je n'ai rien à perdre, il y a quand même mes parents, mon frère. Il y a quand même Yann, Louis, Mathis, et tous les autres. La perspective de vivre caché, en planque, loin de tout, traqué, sans loisir, tout ça n'est pas très excitant. Martin n'a rien prévu pour la suite, il dit qu'il nous donnera un rendez-vous, et que nous déciderons ensemble. Peut-être que nous n'aurons laissé aucun indice, et qu'il faudra, au contraire, retourner à nos vies comme on rentre de vacances, et je m'inscrirai à l'université pour finir cette licence de sociologie. Peut-être qu'il y a encore un ticket de sortie. Mais peut-être



qu'en quelques jours, nos photos seront dans tous les commissariats de France, que l'un d'entre nous aura été arrêté et aura lâché les noms des autres, et il faudra fuir, longtemps, et loin, et on nous traquera partout, parce qu'on n'attaque pas impunément le saint des saints.

Le TATP est très instable, il faudra que nous cuisinions au dernier moment, dans le mobil-home, et que nous testions la poudre dans la prairie.

\*\*\*

Je suis de retour sur l'autoroute. Seul, cette fois. L'autostop est plus compliqué, pour un homme seul. Mais c'est une femme qui s'arrête. Une berline blanche, aux vitres teintées.

« Vous allez où ? Il vous faut une pancarte, vous n'y arriverez pas sans pancarte. J'ai du carton dans le coffre. Vous avez un feutre ?

– Je n'ai pas besoin de pancarte, j'ai besoin d'une voiture.

– Vers où ?

– Au nord. Je dois rejoindre Calais avant demain.

– Calais ? Mais c'est à 800 bornes ! Montez, je vais à Nantes, ça vous avancera. Vous n'allez pas me tuer au moins ?

– Ce n'est pas au programme.

– Je blaguais.

– Je peux mettre mon sac dans votre coffre ?

– Bien sûr, attendez. »

La femme sort de sa voiture, elle porte une robe d'été rouge, elle doit avoir la cinquantaine. Elle parle fort et appuie sur certains mots. Elle m'agace déjà.

Elle me tend une main aux ongles vernis : « Véronique, enchantée.

– Achille, moi aussi. Merci. »

Véronique parle beaucoup. C'est une constante, chez les automobilistes solitaires. Quand il y a de la compagnie, il faut en profiter. Elle me fait penser à ma mère, avec ses bracelets qui tintent, son maquillage discret et sa coloration.

« Je vends des voitures. C'est un métier d'homme, mais ce sont les femmes qui vendent le mieux. On écoute beaucoup plus les conseils d'une jolie femme, vous ne trouvez pas ?

– Je ne sais pas, je n'ai jamais acheté de voiture neuve.

– Bien entendu. Mais verriez comment les hommes me regardent. Certains reviennent sans leur femme quelques jours plus tard, me font leur numéro. C'est amusant. »

Je serre les dents, Véronique m'exaspère, elle est une femme forte mais son monde est sexiste, et elle s'en satisfait. Cela ne lui pose pas de problème. Elle séduit pour vendre. Son sourire, son décolleté, ses boucles d'oreilles... Je ne sors de mon mutisme que pour la faire parler, pour la relancer, pour qu'elle raconte ses enfants, son mari qu'elle vient de quitter, les histoires de patrimoine à partager... Ne vous mariez jamais, Achille, on y laisse des plumes.

Quand nous arrivons près de Nantes, Véronique me regarde silencieusement, à la dérobée.

« Ma maison est à dix minutes d'ici. Si vous me baisez, je vous achète un billet de train.

– Vous blaguez ?

– Pas du tout. »

Le confort du train. La prostitution. L'estime de soi. Le dégoût de soi. Le confort du train. La certitude d'être arrivé pour le dernier bateau. Après tout, pourquoi pas.

- « Alors je veux un Eurostar pour King's Cross.  
– L'Eurostar arrive à Saint Pancras.  
– Je m'en cogne. C'est OK ? Un billet pour Londres ?  
– Aucun problème. »

La maison de Véronique est un pavillon bourgeois. Une pelouse bien tondue, une petite mare. À l'intérieur, tout est propre comme s'il n'y avait pas de vie. Quelques pièces sont vides.

« Mon ex-mari n'a pas encore terminé son déménagement. Il prend son temps uniquement pour m'emmerder. Je vais à la salle de bain. Dans la cuisine, vous trouverez de quoi vous rafraîchir. Rejoignez-moi dans la chambre. »

Je bois un double scotch et fume une cigarette en regardant la rue calme par la fenêtre. Une famille décharge une voiture, ils doivent rentrer de vacances. Les feuilles des arbres commencent à jaunir. L'automne est en avance. Après un deuxième verre, je monte l'escalier, tremblant, et je découvre Véronique, en peignoir, allongée sur le lit. Elle est belle. Mais le désir ne vient pas, alors je ferme les yeux. Nous baisons sans capote, et je jouis péniblement en inspirant de longues bouffées d'air imbibé de chanel n° 5. Parfois, la vie pue.

Dans le train, je me déteste d'avoir accepté. Elle m'a laissé son numéro, je l'ai jeté dans les toilettes.

\*\*\*

Enfin, Londres. Pas trop tôt. Début septembre, pluie fine, ciel gris, Kings Cross, Pound. C'est pour après-demain. Nous sommes séparés, je ne sais pas où sont les autres, je dors chez quelqu'un. Oliver est un étudiant qui vit à Stratford, zone 5. Son appartement est au premier étage d'un pavillon de brique divisé en 3 logements, c'est l'exemple type de la taudification. Stratford. C'est un endroit absolument dégueulasse, qui pue, une sorte de démonstration permanente de ce que génère le néo-libéralisme : des putes, de la malbouffe, du crack, des ordures, des pavillons aussi sordides que fragiles, tout est de piètre qualité. Que font ces gens ? Pourquoi vivent-ils là ? Et dire que des milliers de Syriens et d'Érythréens attendent dans la boue de venir s'entasser ici. C'est incompréhensible. Quelqu'un pourrait leur dire que Londres, c'est peut-être sympa sur des prospectus, mais qu'en réalité, ce n'est pas à Piccadilly qu'ils habiteront, mais dans un coin comme Stratford. Et que si tu trouves une putain de place de cuisinier, ce sera dans la cave d'un restaurant où ta condition sera à peine plus enviable que celle d'un esclave, relégué, loin des clients, à faire frire tout ce qu'il est possible de frire puisque là-bas, mon vieux, n'importe pas manger quelque chose de frais et de *healthy*. Et quand t'auras terminé avec la friture, tu vas devoir te coltiner le bus de nuit, dans lequel tu vas t'endormir un soir sur deux, pour rentrer essayer de dormir dans une turne vétuste, crade, avec une dizaine d'autres pauvres hommes qui ont fui, comme toi. Non, merde, Londres, ce n'est vraiment pas la bonne destination.

J'ai laissé mon téléphone en France, j'ai simplement en tête ce que je dois faire. Fitch Ratings est installé dans le même building que d'autres superpuissances mondiales : KPMG, IBM, BBVA, Barclays... En face,

il y a un practice de golf d'intérieur où, pour quatre-vingt-dix livres sterling, vous pouvez prendre une leçon d'une heure pour améliorer votre swing. L'entresoi des ultra-riches sait se défendre : pas de toilettes publiques dans la rue, des voitures de luxe, des services de voiturier, des sandwicheries hors de prix, des boutiques de haute couture : Canary Wharf est un îlot de richesse sans limites. Si nous avons assez de TATP, j'en installerais partout.

À la Chardonnière, Martin nous a donné les consignes.

« Il y a un faux plafond dans toute la tour. Cinq pains suffiront. Vous devez placer vos charges. Le plus dur, c'est d'entrer, il y a un sas de sécurité, il faut avoir rendez-vous. Inventez quelque chose. On se retrouve deux jours plus tard au KFC de Château-Rouge, boulevard Barbès.

– Pourquoi là-bas ?

– Il y a toujours beaucoup de monde. On ne se connaît plus. On n'entre pas en contact les uns avec les autres. On la joue discret.

– C'est prévu pour quelle heure ?

– Treize heures. Il faut le moins de victimes humaines possible.

– Il y en aura.

– On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, Bianca. »

Neuf heures. J'ai rendez-vous avec M. Southman, de chez Barclays. C'est grâce à ce rendez-vous que je peux passer les petites portes en verre qui permettent d'accéder aux ascenseurs de la tour *North Colonnade*. Désolé, Southman, je vais te poser un lapin, et je te conseille d'aller déjeuner tôt, d'aller te faire un golf

indoor, ou simplement déjeuner chez Tom's Kitchen, peu importe. Si tu ne veux pas faire partie de l'explosion, sors déjeuner avant treize heures.

Voici venu l'instant de tirer mon irrévérence, et je crois apercevoir, en sortant des toilettes du quatorzième étage, Bianca qui traverse un couloir, au loin, vêtue d'un tailleur cintré, et coiffée comme je ne l'ai jamais vu. Je la reconnais à sa démarche qui semble dire au monde qu'elle, elle ne tirera jamais sa révérence.

Il règne sur les quelques rues de Canary Wharf un calme humide, à peine tranché par les bruits de la circulation, et des centaines d'hommes et de femmes se ruent dans les restaurants pour partager, avec collègues ou amis, un repas rapide, avant de retourner s'installer dans un fauteuil noir de la *North Colonade*. Ou peut-être pas.



## À paraître aux éditions du commun

*Petit manuel de travail dans l'espace public. À la rencontre des passants* — Jérôme Guillet

*Uzeste - Politiques d'UZ tome 2. Critique en étendue* —  
Sous la direction de Julie Denouël et Fabien Granjon

## Récemment paru

*Petit dico à l'épreuve des réunions. Nouveaux mots pour rire de nos pratiques* — Charlotte Dementhon et Claire Ichou

*L'art de conter nos expériences collectives. Faire récit à l'heure du storytelling* — Benjamin Roux

*Survie en télévente* — Marc-Adrien Nières

*Entretien avec Saul Alinsky. Organisation communautaire et radicalité* — Préface d'Yves Citton

En écoute et téléchargement gratuit sur le site des éditions : [www.editionsducommun.org](http://www.editionsducommun.org).



Achévé d'imprimer en mars 2019  
par Corlet Numérique à Condé-en-Normandie (14)  
pour le compte des éditions du commun.  
Imprimé en France